

Studium de l'Abbaye de Sept-Fons – 2013

APERÇU SUR LES RAPPORTS SCIENCE ET FOI

Par **Jean-Michel OLIVEREAU**
(Professeur hon. Univ. Paris V - Descartes)

Cours n°1

ÉPISTÉMOLOGIE

Comment intégrer Foi et Science dans un regard cohérent

« Je crains malheureusement que, dans certains milieux, en Europe particulièrement, l'aveu d'une ignorance ou l'aveu d'une limite à la connaissance de l'homme, le respect du sacré, n'apparaissent comme des faiblesses. Si ce sont des faiblesses, je les assume avec force... »

Albert CAMUS (1957)
(Au retour de la remise de son Prix Nobel)

« ...arriver par la recherche à la limite où s'ouvre au savoir le plus lucide, l'espace du non savoir. [...] Telle est la passion de la connaissance : s'élever si haut qu'elle parvienne là où la connaissance échoue. Dans le non-savoir – mais dans la plénitude d'un non savoir véritablement conquis – réside une source irremplaçable de notre connaissance de l'être. »

Karl JASPERS Philosophe (1951)

« Plus on cherche à comprendre quelque objet [...] plus cet objet nous échappe. Mystérieuse loi inhérente à notre monde »

Didier NORDON Mathématicien (2013)

I – IMPORTANCE DES ENJEUX

a) Les Catholiques face à la science : une fâcheuse dichotomie

"La foi et la science", chacun a en tête leurs présomptions respectives de répondre au *pourquoi* et au *comment* ; mais leurs relations sont plus riches que cette dichotomie pourrait le laisser supposer.

La science peut éventuellement conduire au déisme, mais il n'est, évidemment, pas question de prétendre amener à la foi catholique par un argumentaire scientifique ; et heureusement, car le Dieu Trine ne se rencontre que parce qu'Il se donne ; on ne saurait Le "trouver" comme on trouve la solution d'un théorème ou d'un problème scientifique fut-il gigantesque ; en effet, "trouver" Dieu est le fruit, non d'une maîtrise progressive d'une problématique, mais d'un abandon croissant de nos prétentions à contrôler.

Pour reprendre une distinction essentielle établie par le philosophe catholique Gabriel MARCEL († 1973), la question de Dieu n'est pas du ressort du "*problématique*", mais de celui du "*mystérieux*", parce que c'est une question où est aussi impliqué le plus intime de nous-mêmes. Corrélativement, la foi est une affaire de cœur bien plus qu'une question de raison. En ce domaine plus qu'ailleurs, la "raison du cœur" se révèle être la lumière de la raison, mais sans être, pour autant, fatalement irrationnelle.

De fait, pour un croyant, la raison est essentielle, en théologie et philosophie, mais tout autant lorsqu'elle s'exerce sur des faits et des phénomènes (et non seulement sur des concepts) c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de la raison scientifique, qu'il ne faut donc pas négliger.

La raison scientifique est importante pour le croyant car, bien qu'elle ne puisse conduire à la foi, elle peut parfois – interprétée dans un cadre spiritualiste légitime – empêcher de la perdre.

En effet, c'est essentiellement par des argumentaires scientifiques (biaisés) que de nombreux enseignants et scientifiques (relayés par les médias s'évertuent à ridiculiser et à dévaluer les croyances religieuses et le christianisme en particulier. Enfin, et au minimum, si quelqu'un est tenté de rejeter la foi (car elle se rejette bien plus qu'elle ne se perd) et s'il pense, pour ce faire, pouvoir s'appuyer sur des arguments scientifiques, l'étude objective des rapports science et foi lui démontrera – s'il n'est pas trop aveuglé par ses passions – qu'il doit chercher d'autres prétextes plus carrément antagonistes.

En Europe latine, et en France en particulier, la position des chrétiens face à la science tend à être dichotomique et permet de distinguer deux groupes principaux :

– L'un, est constitué par des hommes de foi, fort respectables qui ont parfaitement saisi que le monde intellectuel en général, et scientifique en particulier, est très généralement hostile au christianisme. Étant majoritairement de formation littéraire, ils bataillent utilement au niveau de la philosophie, du droit, de l'histoire, etc., mais ils abandonnent le terrain scientifique à leurs adversaires athées, et, au-delà des scientifiques, ils stigmatisent (indument) la science elle-même. Ignorant allègrement la réalité scientifique, ils sont malheureusement enclins à y suppléer par une lecture littérale de l'Ancien Testament et peuvent en venir à pratiquer un concordisme désuet, et dérisoire. Ils sont alors prêts, pour la "bonne cause" à biaiser leur représentation de la réalité pour la faire coïncider avec l'Écriture sainte qu'ils considèrent, aussi, comme un manuel donnant toute vérité sur les sciences de la nature. Passe encore qu'au XVII^e siècle certains aient voulu voir le paradis dans l'ellipse laiteuse sous laquelle nous apparaît notre "voisine" la galaxie d'Andromède, mais aller jusqu'à tailler de fausses empreintes de pas de dinosaures recouvrant de fausses empreintes de pas humains – comme le firent des Évangélistes Américains ("*Young Earth Creationists*"), à la fin du XX^e siècle, pour prouver que les centaines de millions d'années explorées par la paléontologie, se ramenaient à moins de 10 000 ans – est plus que consternant !

– L'autre groupe, numériquement majoritaire, est constitué de chrétiens qui ont fait des études scientifiques et sont, pour partie, des scientifiques professionnels. Bien légitimement, ils ne veulent surtout pas être confondus avec les précédents, qui ignorent les bases scientifiques les plus élémentaires et sont capables d'énoncer les pires sottises (de la Terre âgée de 6 000 ans, à l'"ère des géants" !). En conséquence, leur vigilance se focalise intensément sur la pire erreur qui, à leurs yeux, menace le domaine des rapports science et foi, à savoir : **le concordisme**.

Malheureusement la psychologie la plus classique a depuis longtemps objectivé le fait que, dans des domaines, jugés socialement vitaux, il est habituel de constater que les "mécanismes de défense" psychologiques outrepassent l'ampleur qui permettrait d'obtenir un juste équilibre. Ainsi, cette légitime hantise des intellectuels catholiques de voir leur intelligence sous-estimée et ramenée au niveau des positions intenablement défendues par nombre de "créationnistes-concordistes" peut les conduire à des attitudes paradoxales. Certaines positions, aussi stéréotypées que celles des créationnistes, représentent finalement une autre forme de "concordisme", celui qui s'aligne sur certaines interprétations idéologiques scientifiques officielles, pourtant fort imprégnées de naturalisme matérialiste réducteur, et, comme telles – non seulement contestables – mais peu compatibles avec la théologie catholique.

Dans la pratique, on constate que leurs "mécanismes de défense" psychologiques les ont trop souvent conduits de Charybde en Scylla. Ainsi par phobie du concordisme créationniste – et redoutant par dessus tout une réédition de l'affaire Galilée – nombre de scientifiques catholiques évitent soigneusement tout argumentaire apologétique positif à base scientifique. Certains tombent même dans la recherche d'un *discordisme* systématique, se voulant plus laïques que les "laïcistes". Ils reprennent alors le discours du "scientifiquement correct" où alternent des critiques du concordisme (qui sont certes légitimes) et des affirmations de discordisme matérialiste (qui le sont beaucoup moins.)

De ce fait, la majorité de ces scientifiques chrétiens (et tout spécialement catholiques) acceptent la plus grande partie du discours de la science officielle (athée, voir christianophobe) – allant de la théorie cosmologique de l'inflation, banalisant le Big-bang, à la psychologie évolutionniste "expliquant" l'apparition des valeurs morales par le hasard et la sélection naturelle, et à l'émergentisme tous azimuts – y compris celui de l'esprit comme simple produit des réseaux neuronaux ... Cependant, ils rajoutent à ces discours tristement réducteurs : un addendum, du type : « *Mais, par ailleurs, nous croyons* ». C'est cette dualité, certes perçue péjorativement, qui faisait dire à Jacques MONOD dont le sens de la nuance n'était pas la principale qualité : « *Un scientifique qui croit en Dieu est un schizophrène.* »

Bien évidemment, ce type de profession de foi ("*par ailleurs...*") qui ressemble un addendum, ce "correctif", séparé par un hiatus de leur argumentaire scientifique, est très peu convaincant pour les observateurs extérieurs qui tentent de se forger une opinion sur le christianisme. Même sans être habités par des préjugés antireligieux, on peut conclure légitimement que le discours des athées est bien plus

percutant, car apparemment plus cohérent ; en effet, après un inventaire réducteur, ils le terminent logiquement par : *"en conséquence, nous ne croyons pas !"*

En réalité, dans le cadre de l'enseignement public, les agents de la déchristianisation sont maintenant les professeurs de sciences de la nature, beaucoup plus que ceux de philosophie. En face, il n'y a pratiquement personne pour leur répondre, sauf des créationnistes généralement déphasés et fréquemment obtus. Par exemple, certains groupes, bien connus en France et essayant à l'étranger (le *CESHE* et sa filiale le *CEP*) en sont encore, à essayer de démontrer que c'est le soleil qui tourne autour de la Terre (puisque Josué l'aurait, au sens propre, arrêté !). Appréciés par les mouvements catholiques de tendance traditionaliste – malheureusement hermétiques à toute approche scientifique consistante de la question – ils déconsidèrent, bien évidemment, le christianisme en croyant le servir. Ils voudraient que le Créateur ait fait tout détail de la création *intentionnellement* ne laissant aucune place au hasard. Or, même en prenant à la lettre le fait que "Pas un seul de nos cheveux ne tombe sans que Dieu l'ait permis", rien n'empêche qu'Il ait permis que des follicule pileux dégénèrent dans un ordre aléatoire ! En fait, le hasard est bien présent dans la Création ; mais les effets d'un "antihazard" y sont tout aussi incontestables.

A l'inverse, sauf en ce qui concerne la création du monde, nombre de scientifiques catholiques admettent que le hasard est le seul moteur (avec quelques lois fondamentales) de l'évolution de l'univers. Par exemple, dans leur conception d'une évolution biologique de type strictement darwinien, le hasard aurait pu faire que ce soient les dinosaures qui développent un gros cerveau (et non les primates) et accèdent à la spiritualité... !

En conclusion, la majorité des chrétiens, en ce qui concernent les rapports science et foi, soit ridiculisent – sans le vouloir – cette dernière, soit ne la défendent que mollement face aux assauts agressifs d'une science qui se veut trop souvent l'un des vecteurs de la société postchrétienne. Nous prétendons au contraire – après plus de 15 années d'approfondissement de cette question – qu'il existe un moyen terme dont le discours, tout aussi scientifique que celui des athées, permet de défendre la légitimité de la foi d'une manière beaucoup plus percutante. De multiples faits scientifiques, récents, ne vont pas dans le sens du matérialisme, mais les scientifiques se gardent bien d'en parler ; quant aux scientifiques catholiques, trop souvent à la remorque, du "consensus" (et/ou de leurs légitimes soucis de carrière), ils n'en parlent pas, la plupart du temps, parce qu'ils les ignorent... car *ils ne les ont pas cherchés* !

L'absence d'un discours ferme et cohérent des scientifiques et philosophes des sciences catholiques, est l'une des causes de la déchristianisation. A tout le moins, les discours timorés de ces scientifiques croyants sont interprétés par nombre d'agnostiques sincères comme une défaite devant les arguments percutants de l'athéisme. Or, ce n'est pas parce que la foi se place bien au dessus de l'argumentaire scientifique que ce domaine adjacent doit être négligé et abandonné à l'adversaire, car c'est un espace stratégique essentiel. La défense de toute citadelle commence au-delà de ses glacis. Celle de la foi n'y fait pas exception, d'autant plus que nombre de chrétiens "tièdes" n'habitent plus que les "faubourgs" du christianisme...

b) Raison scientifique et apologétique

La problématique du rapport entre science et foi, entre complexité du cosmos et Création, est d'une immense envergure et comporte de multiples dimensions et aspects. Il serait étonnant qu'un tel réseau d'observations et de découvertes puisse aboutir à deux options pauvrement et radicalement opposées ; soit l'étude de l'univers ne nous montre *que* les effets du mécanisme aléatoire, *soit, uniquement* des agencements fruits d'une intentionnalité. L'*interprétation* idéologique des faits peut aboutir à ce type de lecture pauvrement binaire. Cependant, objectivement, on rencontre des faits qui semblent nettement conforter le matérialisme, et d'autres qui sont radicalement incompatibles avec lui. Notons que cette partition est compatible avec l'hypothèse d'un Créateur bien présent et actif en sa Création, mais ayant laissé (ne serait-ce que par discrétion) une place (limitée) au hasard et au "mécanisme". Cette relative ambiguïté n'est pas à regretter, nous en verrons ultérieurement l'utilité pour notre liberté.

Ainsi, la réalité des faits scientifiques, explorés par divers disciplines, laisse place à des interprétations variées et nuancées. Si certains faits semblent effectivement conforter le matérialisme, d'autres vont indéniablement dans le sens du spiritualisme. Cependant, ce quasi équilibre factuel est rompu au niveau de l'enseignement et des médias, car seuls les faits favorables au matérialisme réducteurs sont amplement divulgués, orchestrés jusqu'à opérer une véritable désinformation, ininterrompue, contraignante.

Notre propos sera donc de présenter un argumentaire scientifique et philosophique permettant de contrer l'offensive antispiritualiste corrélative de la banalisation du scientisme matérialiste, et de

démontrer, à tout le moins, la **légitimité** de la spiritualité et de la foi, au regard même de la science actuelle. Nous démontrerons qu'un inventaire impartial des découvertes scientifiques les plus récentes prouve qu'avoir des convictions religieuses, n'est aucunement le signe d'une faiblesse de l'intellect et du savoir.

Rappelons maintenant l'heureuse formule du Bx. pape JEAN-PAUL II :

- « *La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité.* »
(Lettre encyclique "Fides et Ratio", 14.09.1998)

Mais de quelle, ou de quelles, raison(s) s'agit-il ?

D'emblée, l'on pense à la raison philosophique et théologique, à Saint Thomas d'Aquin et à tous les philosophes spiritualistes et chrétiens. Tout ceci constitue un corpus important et indispensable.

Cependant la philosophie est en quelque sorte hors du temps, au point que certains philosophes ont prétendu – certes abusivement – que toute la philosophie moderne ne représentait que des ajouts, intéressants mais mineurs, à ce qu'avaient déjà découvert les Grecs. Alfred N. WHITEHEAD (†1947), la ramenait ainsi à "*une série de notes de bas de page*" tentant d'explicitier les œuvres de Platon !

Cette relative intemporalité est à la fois une force et une fragilité. La force de la philosophie c'est qu'elle pourra toujours (pour autant qu'elle en soit informée) faire une critique de telle ou telle thèse scientiste de demain, mais sa faiblesse, c'est qu'elle le fera toujours avec un certain retard par rapport aux arguments des scientifiques matérialistes, exhibant, eux, des "données nouvelles", censées leur donner raison. Même si l'on peut le regretter, le moteur du progrès, du radicalement nouveau qui nous interpelle et change les mentalités, c'est l'avancée scientifique ; le discours philosophique ne vient qu'après.

Ce décalage peut être important. Le désenchantement d'un monde matérialiste clos où la liberté ne peut exister que comme revendication criée face au néant, ce sens exacerbé de l'absurde qui culmina avec Sartre (lequel, dans *La nausée*, traite le Monde de "*larve coulante*") se référait implicitement au scientisme réducteur faisant du cosmos un catalogue inventoriale, épuisable d'où toute aventure humaine vraiment nouvelle serait désormais exclue. Or ce scientisme était né à l'époque romantique, et avait atteint son apogée à la fin du XIX^e siècle.

L'importance de la science se mesure aussi à l'évolution – ou l'involution – des mœurs ; celle-ci est tributaire du pouvoir croissant des sciences et des techniques (pilule contraceptive, manipulations génétiques, médias comme outils de dissémination des perversions sexuelles, etc.)

Il faut aussi considérer que les raisonnements philosophiques du fait de leurs abstractions verbales complexes dépassent de plus en plus l'entendement du commun des mortels, victimes d'une "Éducation nationale" en décrépitude. Au contraire, dans notre société de plus en plus illettrée, les "images" des faits et des choses exhibées par les scientifiques sont d'emblée plus parlantes, plus tangibles et plus capables de frapper l'imagination, pour entraîner finalement l'adhésion. Lorsque l'on regarde la plupart des documentaires scientifiques, on constate qu'ils représentent un facteur de persuasion, utilisé par l'athéisme militant, bien plus efficace que toute conclusion philosophique fut-elle issue du plus subtil des raisonnements (pour autant qu'il soit accessible au grand public.)

Cette prééminence démonstrative de l'"image" sur le concept avait été parfaitement pressentie par le Bx Cardinal **John Henry NEWMAN** :

- « *L'acte d'assentiment est le plus parfait [...] quand il s'exerce en rapport avec des propositions appréhendées comme expériences ou comme images, c'est-à-dire en rapport avec des propositions qui représentent des choses.* » [et non seulement des concepts.]

- « *Personne ne devient martyr pour une conclusion.* » (Grammaire de l'assentiment, 1870)

Il n'y a aucune raison de limiter l'importance de ces "images" à celles évoquées par un discours ; maintenant qu'elles sont réelles, en couleur, animées sur grand écran et bientôt en relief, leur pouvoir persuasif est décuplé. De plus, perçues "en deçà du langage", elles sont plus à même de subvertir notre intellect et nos valeurs. On peut donc considérer l'apologétique classique, verbale et strictement philosophique comme étant d'une efficacité très réduite pour la grande majorité de la population, surtout auprès des plus jeunes. Face aux images se voulant porteuses de vérité scientifique et capables de mobiliser d'emblée l'affectivité, elles n'ont plus le poids nécessaire pour contrer l'offensive antichrétienne dans sa dimension scientiste.

Tout Catholique ayant une formation scientifique de base (ou spécialisée du fait de sa profession) se devrait donc d'être averti des axes les plus récents de la pensée scientifique contemporaine, et des exemples (et contre-exemples) emblématiques les plus marquants, *avant* de les découvrir dans les livres de classe de ses enfants, dûment biaisés et instrumentalisés par un matérialisme, voire un antichristianisme, militant omniprésent et de plus en plus incisif.

C'est aussi cela, la *Nouvelle Évangélisation*. C'en est même un maillon indispensable.

Les vaccinations ne sont vraiment efficaces qu'*avant* une épidémie, celle concernant l'antichristianisme scientifique contemporain et futur n'échappe pas à cette règle. Cette "vaccination" n'est, bien évidemment, possible que si des scientifiques catholiques assument un travail de veille, d'explication et de diffusion de ces "vaccins" contrant le matérialisme (les retraités sont faits pour cela, ils ne craignent plus rien pour leur carrière, et cela les changera de la science qu'ils ont pratiqués jadis). Or, contrairement à ce que l'on observe dans les pays anglo-saxons, bien trop rares sont les scientifiques de profession qui, dans les pays francophones, assument cette tâche vitale, sans compromis avec le "scientifiquement correct", avatar du "laïcisme" antichrétien.

II – LES INFIRMITÉS CONSTITUTIVES DE LA SCIENCE

La science est importante en ce qui concerne le devenir des sociétés, l'apparition de nouveaux argumentaires, la proposition induite de nouvelles "valeurs", et l'évolution-involution de l'image que l'homme se fait de la signification de son existence ; la théorie du gender, prétendue scientifique, en est un exemple.

Mais la science est loin d'être omnipotente et sans failles. Et l'un des principaux dangers de notre époque c'est que – oubliant les vérités éternelles qu'il a *reçues* – l'homme, en un constructivisme dément, n'*invente* son avenir à partir d'éphémères "vérités", empruntées aux représentations qu'une science partielle veut imposer comme définissant notre place et notre destin dans l'univers.

a) La science : symphonie inachevable

Bien trop de personnes s'imaginent que la notion d'énigmes scientifiques ne recouvre plus que des problématiques locales ou temporaires, et que tôt ou tard, la science triomphante parviendra à les élucider. Dans une telle optique, le progrès scientifique ferait qu' "à terme", l'homme finirait donc par tout savoir et tout comprendre. Or, rien n'est plus faux, la science elle-même démontre que cette prétention est illusoire. Mais comment concevoir et articuler les incontestables et spectaculaires avancées de la science avec cette impossibilité de tout savoir ?

S'il est plus que probable que les questions fondamentales que représentent : l'origine de l'univers, l'origine de la vie et l'apparition de l'esprit (au delà de la simple intelligence) ne trouveront jamais de réponse décisive, il est par contre difficile d'affirmer, a priori, que la science, n'apportera pas un éclairage conséquent sur telle ou telle problématique locale relative au monde qui nous entoure et dont nous faisons partie.

Mais le plus important, c'est que l'on sait – depuis maintenant près d'un siècle – que le plus souvent, la science pénètre le "mystérieux" comme l'on s'enfonce dans le brouillard... en trébuchant sur des obstacles imprévus, voire en multipliant les chances de s'y perdre.

Prenons une image. L'univers est comparable à un vaste château doté d'un nombre immense de pièces secrètes, chaque pièce étant fermée à double tour... Le scientifique est un habile investigateur sous les efforts duquel, la pluparts de portes finissent par céder. Oui, mais ce château est ainsi construit que chaque porte ouverte permet de découvrir deux autres portes énigmatiques (ou plus) ! C'est comme si la complexité de l'Univers comportait un nombre de "dimensions" plus grand que celui de la complexité de notre entendement. Presque rien ne peut nous arrêter, mais tout pas en avant ne peut que nous déconcerter car il nous dévoile de nouvelles énigmes insoupçonnées ! Nous accumulons du savoir à une vitesse prodigieuse (la quantité d'informations scientifiques connues, double tous les 30 mois !) mais nous dégageons bien plus lentement de la compréhension ; ce qui fait que le rapport compris sur connu est bien loin de croître ! Dans un ouvrage conséquent : "*Cosmologie du XX^e siècle*", Jacques MERLEAU-PONTY (Pr. d'Épistémologie, univ. Paris) notait déjà, il y a près d'un demi siècle, cette «...*évidence d'une limitation essentielle, d'une infirmité constitutionnelle de tout savoir rationnel sur le monde.* » (p.312, Gallimard, éd., 1965). Or, depuis cette époque, la situation de la science se voulant prométhéenne, ne s'est pas améliorée.

On pourrait aligner des dizaines de citations de savants éminents (agnostiques ou athées) ne pouvant que constater cette frustration qui accompagne tout progrès scientifique. Nous nous contenterons de quelques exemples emblématiques, choisis dans des sciences variées :

- « *La pensée scientifique est la conscience même de notre grande ignorance.* »

(*Qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que l'espace ?*, 2006)

Carlo ROVELLI (Pr. Physique théorique, Univ. Aix-Marseille)

- « Plus les astronomes apprennent de choses sur l'Univers, plus ils se posent de questions. Nos interrogations sont plus nombreuses aujourd'hui qu'il y a trente ou quarante ans. »

(Ça m'intéresse», 7.2008)

André BRAHIC (Pr. Astronomie, Univ. Paris)

- «... la liste de choses même très simples qui s'avèrent « trop difficiles » à décrire avec des équations, s'allonge toujours de façon inquiétante.[...] La thèse selon laquelle toutes les lois importantes de la nature sont connues, n'est qu'un [...] bluff. La frontière [du savoir] existe toujours et elle est indomptée. »

(« A Different Universe », Basic Books, 2005)

Robert LAUGHLIN (Pr. Physique à Stanford, Prix Nobel)

- « La science est pleine de mystères. Chaque fois que nous découvrons quelque chose, deux nouvelles questions apparaissent, et ainsi les mystères de la science sont sans fin. Et c'est comme cela partout... »

(In K. Tipton: *Einstein's God*», 2010)

Freeman DYSON (Pr. Phys. Princeton.)

- « Le progrès scientifique, c'est : remplacer une question à laquelle on croyait avoir une réponse, par deux questions auxquelles on sait ne pas avoir de réponse ! »

(Conf. UIP, Paris, 2001)

Michel BRUNET (Pr. de Paléontologie humaine, Coll. de France)

- « Plus nous avançons plus la frontière recule. [...] Finalement, notre fierté est d'élargir continuellement le champ de l'ignorance, dans la connaissance du cerveau ! »

(Discours Médaille d'or CNRS, J. CNRS, 12.1989)

Michel JOUVET (Pr. de Médecine + Neurosciences, Univ Lyon.)

- « Chaque problème résolu en ouvre une multitude d'autres avec un effet multiplicateur [...] Plus nous savons et plus nous prenons conscience de ce que nous ne savons pas. »

(Conf. Paris, UIP, UNESCO, 9.4.1999)

Baruch BLUMBERG (NASA, Prix Nobel de Médecine)

- « Assister à un congrès n'apporte pas de nouvelles connaissances mais de nouvelles incertitudes et de nouveaux doutes. »

(« L'amour au temps de la solitude », Denoël, 2000)

Paul VERHAEGHE (Pr. de Psychiatrie, Univ. de Gand)

- « Le résultat le plus remarquable auquel les sciences sont parvenues au XX^e siècle n'est ni la relativité, ni la double hélice, ni le transistor. C'est le fait que, malgré leurs succès impressionnants, elles ne voient le bout d'aucun des chemins qu'elles explorent. »

(Pour la Science., 06.2007)

Didier NORDON (Pr. Math + Philo, Univ. Bordeaux)

- « La science n'est pas un catalogue de faits, mais une recherche de nouveaux mystères. La science augmente la quantité d'interrogations et de mystères dans le monde ; elle ne la diminue pas »

(Ce que chacun devrait savoir sur la science?: *The Guardian*, 7.4.2005)

Mat RIDLEY (Pdt / Int. Center for Life, Sociobiologiste, matérialiste)

► Nous voilà bien loin des certitudes prématurées de la grande majorité des savants vers la fin du XIX^e siècle ; ainsi, le célèbre chimiste rationaliste, Marcelin BERTHELOT, osait proclamer en 1887 :

- « L'univers est désormais sans mystères. » !

Certains scientifiques vont même plus loin dans leur doute sur le pouvoir explicatif *final* de la Science, en étendant cette infirmité indéfiniment dans le futur.

Ainsi l'énonçait le célèbre anthropologue matérialiste Claude LÉVI-STRAUSS (†2009 Pr. Coll. de Fr.) :

- « La science seule est incapable de répondre à toutes les questions, malgré son développement elle ne le sera jamais » Il précisait par ailleurs :

- « Chaque progrès donne un nouvel espoir suspendu à la solution d'une nouvelle difficulté. Le dossier n'est jamais clos. »

(*"Le cru et le cuit"*, 1964)

Similairement, un éminent scientifique humaniste et agnostique pouvait affirmer :

- « Nous savons que la connaissance était cernée de frontières, mais nous pouvions espérer que seuls les moyens de les franchir nous manquaient encore. Nous apercevons désormais que ces frontières sont probablement, par essence, des murs infranchissables. [...] L'homme sait aujourd'hui qu'il ne saura jamais. » [tout]

(*"La raison et la passion"*, 1984)

Jean HAMBURGER (†1992, Pr. Univ. Paris. Acad.: Méd., Sc., Française)

Ce « jamais » tranche évidemment par rapport au triomphalisme du scientisme réducteur de la seconde moitié du XIX^e siècle, tel que l'exprimait le plus adulé des savants, Charles DARWIN, en 1871 :

- « *Ce sont ceux qui savent peu et non ceux qui savent beaucoup, qui affirment de manière catégorique que la science ne pourra jamais résoudre tel ou tel problème.* » (« *The Descent of Man* »)

Nous sommes maintenant dans une situation exactement inverse : le grand public, largement conditionné par la majorité des enseignants et les documentaires simplistes de la télévision s'imagine encore que la science finira par apporter toute la « lumière » désirable, tandis que la quasi totalité des chercheurs, se fait de moins en moins d'illusions sur la capacité de la science à éradiquer non seulement le « *mystérieux* » du monde qui nous entoure, mais même la totalité de ce qui est réputé "simple" *problématique*.

Évidemment, cette limitation déplaît aux matérialistes qui tentent de la camoufler comme ils peuvent. Ainsi Jean-Marc LÉVY-LEBLOND (Pr. Phys., Univ. Nice), écrivait pudiquement :

- « *En ce moment, nous accumulons du savoir plus vite et nous dégageons de la compréhension plus lentement. Je peux le démontrer en physique, je le subodore en biologie.* » (*La Recherche*, 1994)

Ceci est une façon habile de se consoler de la diminution *relative* de la part de compréhension dans l'ensemble du savoir, en mettant l'accent sur l'accumulation de la masse des savoirs... Or, ce "moment" dure depuis un siècle et la situation ne s'améliore pas ; la "dette" de compréhension s'alourdit.

Mais enfin, objecterons certains, avec l'ordinateur (bientôt quantique) rien ne pourra nous résister !

Certes l'ordinateur peut faire des merveilles, mais encore faut-il le nourrir de données. Et cette tâche peut être une difficulté réelle pour l'avancée de la science. Dans certains cas, le "simple" fait d'entrer les données dans les ordinateurs, peut demander une année à une équipe de recherche ! Il est vrai que dans certains cas les données peuvent être collectées automatiquement et s'accumuler dans l'ordinateur sans mobiliser ses utilisateurs. Cependant même si le problème de la "saturation" à l'entrée de l'ordinateur, est évité, cela ne protège pas de ceux qui peuvent se présenter à la sortie des résultats ; en effet, si abreuver l'ordinateur de données représente un problème, "digérer" celles qu'il nous restitue en est un autre !

Spécialiste de ces questions, Surendra BYNA (*Computational Research Division*, Berkeley) exprime :

- « *Les instruments de recherche modernes tels que les superordinateurs, les accélérateurs de particules, et les télescopes génèrent tellement de données, et si rapidement, que nombre de scientifiques craignent d'être bientôt incapables de faire face à ce déluge.* » et encore :

- « *Ces instruments sont capables d'apporter une réponse à certaines des questions scientifiques les plus fondamentales, mais ils ne servent à rien si on n'arrive pas à maîtriser les données fournies et à leur donner sens.* » (*Science Daily*, 26.6.2012)

Les chercheurs s'acharnent à produire des logiciels toujours plus performants et réalisent des prouesses, par exemple ils ont réussi à obtenir une vitesse d'écriture sur disque de 27 GB/s (soit 2,16 x 10¹¹ unités d'information par seconde !) Mais ils savent aussi que les instruments informatisés (télescopes par exemple) fourniront toujours plus de données... Ce même risque d'engorgement a été parfaitement analysé en botanique: ("*Information Overload in the Era of 'Big Data'*", *ScienceDaily*, 20.8.2012)

C'est ici une réédition de "la lutte entre l'épée et la cuirasse", avec, comme toujours des résultats fluctuants, mais une inflation accélérée.

Même si l'on arrive à maîtriser des masses de données, résumer leur signification en une proposition simple, c'est-à-dire : *les comprendre*, restera, le plus souvent, une gageure. En témoigne cette question fondamentale de Pierre-Alain BRAILLARD (Institut d'Hist. de la Philo. des Sc. & Techniques./Univ. Paris I)

- « *Avec l'augmentation de la quantité des données expérimentales et la puissance des ordinateurs, les modèles des systèmes biologiques sont en passe d'atteindre un niveau de complexité énorme. [...] différentes questions se posent. Il n'est pas toujours évident de savoir en quoi ces modèles peuvent être explicatifs. Mais plus encore se pose la question de la compréhension. Dans quelle mesure un biologiste peut-il comprendre un modèle constitué de milliers d'équations ? On peut légitimement se demander comment notre compréhension du vivant pourra progresser en remplaçant l'étude d'un système [naturel] complexe par d'autres systèmes [artificiels = les modèles] pas beaucoup moins complexes.* » (Colloque. "*A quoi sert la modélisation*", ENormaleSup. Paris, 23.1.2007)

La complexité, dont Teilhard avait bien saisi l'importance, est un monde multidimensionnel, où les avancées que nous réalisons dans certaines directions ne garantissent ni leur poursuite indéfinie, ni des percées similaires selon d'autres perspectives. Martin REES (Pr. d'Astronomie + Philo. des Sc. à Cambridge) a parfaitement défini ces limitations qui introduisent le "mystère" dès le niveau scientifique :

- « *Il n'y a aucune raison de penser que nos cerveaux sont à la mesure de la compréhension des niveaux les plus élevés de la complexité, pas plus que le chimpanzé n'est en mesure de comprendre la théorie quantique. Il se peut donc que certains aspects de la réalité nous soient à jamais incompréhensibles...* » (Interview Templeton Found., www.templetonprize.org/video/bigquestions/2011)

Bien d'autres perspectives pourraient être invoquées pour montrer que l'homme ne comprendra jamais intégralement le monde. Dans le cours sur les mathématiques nous verrons les limitations que le théorème de GÖDEL nous impose logiquement et définitivement.

Enfin, il ne faut pas oublier que nous vivons, nous pensons, nous raisonnons en terme de temps, de causalité, d'espace, de localité et de continuité, qui sont les cadres voulus par le Créateur pour l'exercice, de notre liberté, de notre responsabilité, de notre espérance etc. Mais – s'ils sont plus qu'un décor, et sont véritablement la scène où se jouent nos existences – ces cadres s'estompent ou s'évanouissent au niveau de la physique des fondements du monde.

Peut être cette disparité est-elle la cause de ce qui étonnait le génial Richard FEYNMAN (Nobel) :

- « *J'ai toujours été intrigué par le fait qu'en suivant les lois de la nature telles que nous les comprenons aujourd'hui, il faudrait à un ordinateur une infinité d'opérations logiques pour décrire ce qui se produit dans une région finie de l'espace et dans un intervalle de temps borné, et cela aussi petits qu'ils soient. Comment cela se passe-t-il donc dans ce petit espace ? Pourquoi faudrait-il une quantité infinie d'opérations logiques pour rendre compte de ce qui se déroule au sein d'un tout petit morceau de l'univers ?* »
 ("The Character of Physical Law", 1965)

Ce paradoxe est toujours valable, et un subtil spécialiste français des implications philosophiques des mathématiques, Jean-Paul DELAHAYE (Pr. Univ. Lille) le cite encore dans "*La logique*" (paru en 2012).

Pourtant Albert EINSTEIN avait compris que «...*la nature est la réalisation des idées mathématiques les plus simples* », car la beauté n'est jamais sophistiquée ; et il ajoutait : « *Quand la solution est simple, c'est que c'est Dieu qui répond.* »

Mais tout se passe comme si la "simplicité" de Dieu, à l'œuvre dans sa Création, était trop sublime (parce qu'elle participe de son Humilité) pour que – hors du mysticisme (et aussi de quelques lois de l'univers) – on ne puisse généralement l'appréhender que dans une déconcertante et irréductible complexité.

Ne retrouvons nous pas ici, pour partie, les intuitions de nombre de philosophes catholiques, en quête d'une impossible vision unitaire et cohérente de nous-mêmes et du monde ?

Ainsi Maurice BLONDEL (†1949, Pr. Philo., Univ. Aix) estimait (dans un contexte il est vrai adjacent) :

- « [que la philosophie]...*doit montrer que les choses ne se bouclent pas d'elles mêmes, qu'il y a constamment un "trou par en haut", sans qu'il y ait consistance suffisante par en bas...* »
 ("*Une énigme historique. Le Vinculum Substantiale ...*", p. 140, 2^e Éd., Beauchesne, 1930)

Cette notion de "trous" dans le savoir, est capitale ; elle est, entre autre, à la base de l'argument trop galvaudé connu sous le nom de "Dieu bouche-trou". Nous l'étudierons ultérieurement.

Ces "trous" semblaient pour le XIX^e siècle, être des anomalies des lacunes temporaires dans la belle étoffe du savoir humain que les savants prométhéens tissaient alors à un rythme accéléré. Mais avec le XX^e siècle, comme les citations précédentes l'ont montré, nous avons découvert que ces trous n'étaient pas des accidents temporaires du savoir humain, mais en représentait un élément constitutif essentiel. Le tissu du savoir est en fait de la dentelle, et ne peut être que de la dentelle ! Ces manques inéluctables dans nos connaissances représentent paradoxalement une des plus importantes informations que nous puissions avoir sur l'univers et notre rapport au Cosmos.

b) Les faux semblants de "l'explication" scientifique

Les philosophes ont depuis toujours clairement distingué, dans toute problématique, le "*comment*", auquel les sciences peuvent, au moins partiellement répondre, et le "*pourquoi*" qui relève, lui, de la métaphysique. Nombre de scientifiques ont parfois tendance à confondre les deux.

Ceci est particulièrement vrai pour les sciences où il y a beaucoup à décrire ; par exemple pour la biologie moléculaire. Les mécanismes, interactions, intégrations complexes, que l'on y découvre sont tellement abondants, riches, prodigieux, ils donnent tant à "raconter", qu'il en résulte une passionnante "histoire" dont les intrigues et rebondissements incessants finissent par faire oublier à beaucoup que ce "roman" de la vie, bien que saturé d'*information* ne dit rien sur sa *signification* et encore moins sur son origine ; la vie demeure une énigme que la science ne peut résoudre. Mais rien n'empêche les scientifiques de continuer à décrire et à "raconter" les systèmes présents dans les êtres vivants, se contentant finalement d'"explications" locales, ne conduisant à aucune *compréhension* générale.

A force d'analyser de plus en plus finement le réel, les scientifiques le "déplient" (cf. : *ex-plicare*) et accèdent à des structures et systèmes de plus en plus subtils. Or, ceux-ci montrent, à leur tour des replis que l'on s'évertuera à défaire. Et ainsi de suite, sans fin envisageable. Mais alors tous ces hiérarchies de

savants déploient, imbriqués telles des poupées russes, forment-ils une *Explication générale* éradiquant le mystérieux et permettant une *Compréhension globale* ? Pas le moins du monde ! Ces "explications" qui remplissent de gros traités ne sont que des récits incomplets de la découverte partielle de la complexité de l'Univers.

Cette confusion avait été clairement dénoncée, dès le début du XX^e siècle par un athée à la fois philosophe et biologiste, Félix LEDANTEC (†1917, Pr. à la Sorbonne) :

- « *Nos explications ne sont jamais que des narrations !* » ("Les influences ancestrales", p. 9, 1917)

Il faut aussi constater que ces explications–narrations ont un caractère "circulaire" et ce, même si les "circuits" en question peuvent être imposants, et impliquer des pans entiers de la science. L'univers qui nous entoure est non seulement très complexe, mais il est aussi parfaitement cohérent et harmonieux, tout y est interconnecté, articulé, croisé en de multiples points, avec le reste...

On peut ainsi se représenter analogiquement l'Univers comme une sorte de grille de "mots croisés", gigantesque (ayant plus de deux dimensions). Chacun des mots est constitué de lettres qui ont un sens dans d'autres mots qui le traversent ; l'univers est ainsi comme un entrecroisement (un réseau) de systèmes et de significations multiples imbriqués les uns dans les autres.

Dans une grille de mots croisés on pourrait jouer à "expliquer" la présence de tel mot par telles et telles lettres d'autres mots disposés perpendiculairement au premier. A force de répéter ce jeu on verrait très vite que chaque mot étant "explicable" par d'autres, eux-mêmes explicables par encore d'autres mots, etc. on finit par retomber sur les mêmes. Ainsi, l'on "tourne en rond" dans le carré de cette grille ! Tous ces mots ne s'"expliquent" pas les uns-les autres, ils sont simplement intimement et harmonieusement articulés les uns par rapport aux autres, en un tout cohérent, grâce à l'intentionnalité et à l'habileté d'un cruciverbiste professionnel !

Il en va de même pour la science : en fait d'"explication", elle apporte, certes des "explications" techniques (en fait des descriptions et corrélations) locales, mais elle vérifie surtout l'extrême complexité entrelacée et cohérente de l'Univers, et l'on se retrouve alors avec une nouvelle énigme (d'ordre supérieur) à expliquer : comment et pourquoi cette grille est-elle si harmonieusement construite ?

Cette incapacité de la science (et de la métaphysique) à boucler une explication du monde qui serait expurgée du mystère a été parfaitement exprimée par un philosophe que sa formation de psychiatre avait conduit à refuser toute vision réductrice de l'homme, et qui avait compris que ce refus devait aussi englober le monde dans lequel nous vivons :

- « *Le monde ne se ferme pas. Il ne s'explique pas par lui-même, mais en lui on s'explique une chose par une autre indéfiniment.* » [...] « *Le monde reste béant...* » ("Introd. à la philo.", Plon, p.103 & 107, 1963)

Karl JASPERS (†1969. Philosophe, Pr. Psycho., Univ. Heidelberg)

Remarquons la similitude de cette affirmation d'un philosophe avec celles d'un génie éclectique :

John von NEUMAN (†1957, Pr Princeton, mathématicien, phys. quantique, l'un des pères de l'informatique.)

- « *La science ne cherche pas à expliquer, elle cherche à peine à interpréter, elle fait surtout des modèles.* » ; « *Le point de vue selon lequel la physique théorique n'explique pas les phénomènes, mais seulement les classe et les relie est aujourd'hui adopté par la plupart des physiciens théoriciens.* »

("The Mathematician" in *Works of the Mind*, p.180+, Chicago Univ. Press, 1947)

"*Expliquer une chose par une autre*"... C'est pourtant ce que font généralement les scientifiques matérialistes prétendant démystifier le monde. Ils sont un peu comme un cruciverbiste qui, face à une grille de mots croisés parfaitement réussie – dont chaque mot peut "s'expliquer" par des lettres empruntées à des mots orthogonaux – conclurait naïvement : "l'harmonie et la logique interne de cette grille sont si évidentes que son auto-cohérence se suffit à elle-même", et qui éluderait ainsi le problème de son origine et de son auteur !

Il existe cependant un moyen d'essayer de sortir de ce type de cercle vicieux. Il faut pour cela tenter d'ordonner hiérarchiquement les différentes sciences en une sorte de pyramide à gradins (un peu comme tenta de le faire le positiviste Auguste Comte). Cette opération est très réductrice et grossière, car la Création est bien plus comparable à un réseau complexe, cohérent, qu'à un empilement ou à un emboîtement de poupées russes. Il faut de plus se contenter d'approximations grossières ou d'hypothèses gratuites pour passer d'un palier à un autre. Néanmoins ce jeu métaphysique, qui reste très théorique, est instructif. Jusqu'où cet "escalier" pseudo-métaphysique fait de niveaux de complexité différents peut-il conduire ?

Le plus simple est de descendre cet escalier. Un matérialiste, pratiquant une approche réductionniste (et réductrice) pourrait ainsi partir de sa propre personne et accepter de réduire chaque niveau de complexité à l'agencement de ses constituants de niveau inférieur. Il pourrait ainsi successivement

admettre : que ses actes et son esprit s'expliquent par son cerveau, puis il expliquerait le fonctionnement de son cerveau par les neurones, l'ensemble n'étant que le fruit de la biologie évolutive : ensuite, il réduirait la biologie à la biochimie et à la biologie moléculaire, puis celles-ci à la chimie, la chimie aux interactions moléculaires et aux mécanismes atomiques et enfin à la physique de la matière.

Arrivés ainsi aux "fondations de la pyramide", les matérialistes du XIX^e siècle poussaient un immense soupir de soulagement, car ils se retrouvaient au niveau de cette *matière*, supposée éternelle, fondamentale pour eux, et présumée alors aussi simple qu'un sac de billes. Ils pensaient alors disposer d'une structure basale aussi élémentaire que l'argile du potier avec laquelle les fluctuations du hasard et les lois de la nature auraient pu modeler tout le réel.

Mais la physique moderne de la matière a changé tout cela. On sait qu'à la base de cette pyramide de "Babel" – entendant elle-aussi défier Dieu, par enfouissement et réduction de l'homme créé à Son Image – la matière n'est pas un fondement simple, mais un monde extravagant qui défie notre entendement. En particulier les lois de la nature se montrent tout sauf banales et sont aussi *spécifiques* que si elles étaient artificielles ! Le projet matérialiste de réduire le complexe à l'agencement du simple, butte donc sur cet indépassable : des comportements de la matière très *étranges*, et des lois de l'univers très *particulières*, sans que la science puisse expliquer comment et pourquoi. Nous verrons cela dans les cours ultérieur.

Si nous regardons bien ce que signifie "*expliquer*" dans la vie quotidienne, nous remarquons que nos "explications", ne sont que locales et s'arrêtent très vite. Par exemple lorsqu'un instituteur explique comment fonctionne le moteur d'une voiture, il va évoquer, l'explosion dans les cylindres, refoulant les pistons, lesquels agissent sur des bielles etc. Il ne va pas expliquer le pourquoi de l'explosion en analysant les mécanismes moléculaires de la combustion, pas plus qu'il ne va évoquer les forces présentes au niveau de la structure intime de l'acier, lui donnant sa solidité et empêchant le moteur d'exploser. Donc nos "explications" d'un objet *artificiel*, sont très locales, et se limitent à comprendre une structure inventée par un ingénieur qui a utilisé des matériaux et les lois de l'univers, tels qu'ils nous sont donnés, et que nous utilisons sans les comprendre pleinement.

En ce qui concerne un être *naturel* (la Terre, tout comme un papillon), nos explications sont d'une infirmité encore plus criante, car c'est toute la nature en remontant jusqu'à l'origine de l'Univers et à celle de ses lois dont il faudrait rendre compte. Face à ces indéfinies demandes d'explications "à rallonge", le croyant n'est pas plus mal placé que le matérialiste, et en définitive les explications des athées et des croyants ne sont pas si différentes quant à leur pouvoir explicatif, ainsi que le remarque très pertinemment un philosophe contemporain :

- « *Toutes les explications s'arrêtent quelque part. L'opposition réelle entre le naturalisme physicaliste de Dawkins [matérialiste emblématique] et l'hypothèse de Dieu est relative au fait de savoir si ce point d'arrêt est physique, lié à l'espace, et sans intention, ou bien mental, intentionnel et avec un but. Dans chacune des deux conceptions, l'explication ultime n'est pas elle-même expliquée. L'hypothèse d'un Créateur n'explique pas l'existence de Dieu, et le naturalisme physicaliste [caractéristique du matérialisme] n'explique pas les lois de la physique.* » (The New Republic, 23.10.2006)

Thomas NAGEL (Pr. de philosophie, Univ. New York, Académicien)

III – LA MENACE DU DIEU BOUCHE-TROU

a) Un dieu "bouche-trou" qui ne tirerait sa force que des infirmités de la science ?

Avant d'invoquer Dieu, face à l'inexplicable qui résiste à la science, il convient d'être circonspect. On sait bien, maintenant, que l'arc-en ciel n'est pas spécialement un message divin mais un banal phénomène de réfraction-réflexion dans des gouttes de pluie quasi sphériques...

Cependant, la prudence ne doit pas conduire à la résignation systématique devant la dominance du discours matérialiste, lequel prétend que tout est réductible, en fait et en droit à la physico-chimie, et que, si cette réduction n'est pas possible aujourd'hui, elle le sera demain. Il serait donc, dans cette optique réductrice, ridicule de prétendre argumenter en faveur de l'existence de Dieu – ou simplement du monde spirituel – à partir des lacunes que le discours matérialiste sur le cosmos ne peut combler à *une époque donnée*.

Notons cependant que si les scientifiques réductionnistes étaient vraiment certains de la légitimité et de la force de ce raisonnement, ils reconnaîtraient sans peine toutes les insuffisances de leurs paradigmes matérialistes, comptant sur des lendemains clarificateurs. Or ils s'en gardent bien et ne reconnaissent très

généralement les faiblesses flagrantes de leurs thèses que lorsqu'ils réussissent à en proposer d'autres, plus sophistiquées, à la vérité hypothétique desquelles, ils s'accrochent désormais pour défendre le matérialisme ! (N.B. : Voir in cours n° 3, "Cosmologie", les tribulations du "Big-crunch", et celle de l'"inflation".)

En dépit de ces "réajustements" périodiques de la science officielle et athée, l'expression péjorative "*dieu bouche-trou*" (traduction aggravée de *god-of-the-gap*) est censée être une arme (antispiritualiste) absolue dans la bouche des matérialistes. Mais, chose étonnante, elle est aussi de plus en plus employée trop systématiquement dans le cadre de la philosophie des sciences, par les catholiques timorés – rendus plus que prudents par l'ombre (dûment orchestrée) de l'affaire Galilée – et qui n'osent plus avancer le moindre fait scientifique qui serait à même d'ébranler les thèses matérialistes radicales. En revanche, certains protestants – évidemment étrangers au "*complexe Galilée*", et dans la ligne de C.S. Lewis – n'ont pas ces craintes, et avancent d'excellents arguments, comme John LENNOX, professeur à Oxford. (cf. cours sur la cosmologie).

La critique en soit légitime du "Dieu bouche-trou" tend ainsi, trop souvent, à devenir dans la bouche de nombre de théologiens et scientifiques catholiques un leitmotiv censé exorciser le risque de passer pour un "créationniste attardé", tout en magnifiant indument les pouvoirs d'une science rationaliste bien moins triomphante que certains d'entre eux semblent le croire et le manifester par une allégeance, plus ou moins ostensible, à son égard.

Ainsi procède le Père Léon PAILLOT sur son Blog : "*Théologie pour les nuls*", en déclarant :

- « ... il faut bien admettre que si la science ne peut pas tout expliquer actuellement, en réalité la pensée rationnelle n'a pas de limites. Il n'est rien qu'elle ne puisse un jour expliquer, ... il faut tuer le Dieu "bouche-trou". La science peut tout connaître, ... »

Plus mesurée mais similaire, est la position de Bernard FELTZ (Pr. à l'Univ. Catholique de Louvain) :

- « Une réaction classique de l'apologétique traditionnelle [est] d'expliquer ce qui ne l'est pas encore par recours à une instance extérieure à ce que la science considère. C'est la logique du "Dieu bouche-trou". C'est une logique contre-productive sur le plan scientifique, car elle remplace un inexplicable par un inexplicable et bloque par conséquent toute avancée de la dynamique explicative. Cette stratégie du "Dieu bouche-trou" conduit à une impasse qui fait que la place de Dieu recule au fur et à mesure de l'avancée des connaissances scientifiques. » ("*Darwinisme et société? L'I. D. en question*", 2009)

Ce type de raisonnement semble, a priori, imparable, mais l'enjeu mérite d'y regarder de plus près.

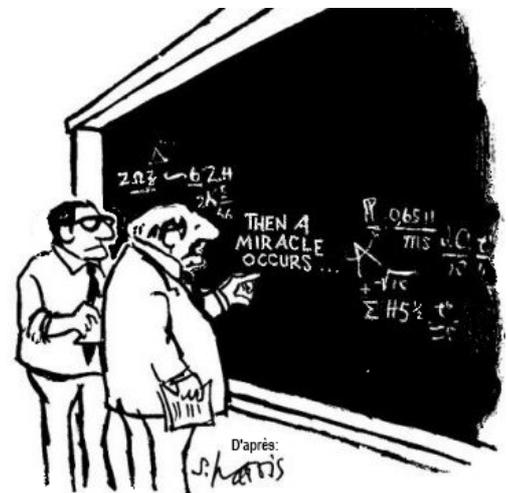
On découvre tout d'abord que sous le vocable réducteur "*trou*", on mélange des problématiques fort différentes :

Il est légitime de ne pas vouloir ressembler aux penseurs antiques des siècles préscolaires, qui en appelaient incessamment aux dieux, puis à Dieu, faute d'autres causalités à invoquer. Le "Dieu bouche-trou" n'était une réponse qu'à leur totale ignorance des mécanismes sous-tendant les phénomènes naturels. Mais, maintenant, ce sont des scientifiques, armés de la science du XXI^e siècle, qui osent déclarer leur perplexité face à certains "trous". Certes, étant très généralement incroyants, ils n'en appellent pas à Dieu, mais ils pourraient légitimement le faire sans devenir pour autant des naïfs ridicules.

Ainsi George CHURCH (Pr Génétique à Harvard + MIT), pionnier du séquençage du génome humain – et, bien que darwinien – exprime sa stupéfaction face à l'une des structures cellulaires les plus improbables, à savoir le ribosome, petite structure cellulaire qui, à partir de l'information de l'ADN, assemble les acides aminés pour construire les protéines (ce qui pose le problème de la construction préalable de la cinquantaine de protéines qui le composent !)

- « Le ribosome, [...] c'est la structure la plus complexe qui soit présente dans tous les organismes. Ainsi se pose la question : comment cette chose a-t-elle bien pu apparaître ? Et si j'étais un partisan de l'Intelligent Design, c'est la question sur laquelle je me focaliserais – comment le ribosome a-t-il bien pu venir à l'existence ? »

("Life: What A Concept!", J. Brockman editor, Edge Found. Publ., NY., p. 76-78, 2008)



"I THINK YOU SHOULD BE MORE EXPLICIT HERE IN STEP TWO."

Fig. 1 : "GOD OF THE GAP"
Ce célèbre dessin de Sidney Harris montre l'évidente inconséquence d'un malheureux partisan de l'*Intelligent-Design*, mélangeant les genres.
Mais attendons la figure suivante ...

C'est effectivement ce type de "trou", affectant significativement la cohérence même de nos connaissances scientifiques les plus avancées qui est dérangent, et que désigne aussi Robert LARMER (Pr. Philo., Univ. New Brunswick) pour le distinguer de la simple ignorance :

- « *Dans les discussions contemporaines, ceux qui en appellent aux lacunes de la science dans ses explications purement naturalistes [matérialistes] comme des évidences d'une intervention divine, ne le font pas à la mesure de leur ignorance quant à la façon dont opèrent les causes naturelles, mais en se basant sur le fait que nous en savons assez sur l'efficacité des causes naturelles, pour penser qu'il est improbable, voire impossible, que ces causes naturelles puissent rendre compte de ces énigmes.* »

(*"Is there anything wrong with 'God of the gap'...?" Int. J. Philo. Religion, v.52, p.129+, 2002*)

Quand les "trous " conduisent les athées à évoquer "miracles" et "mages" !

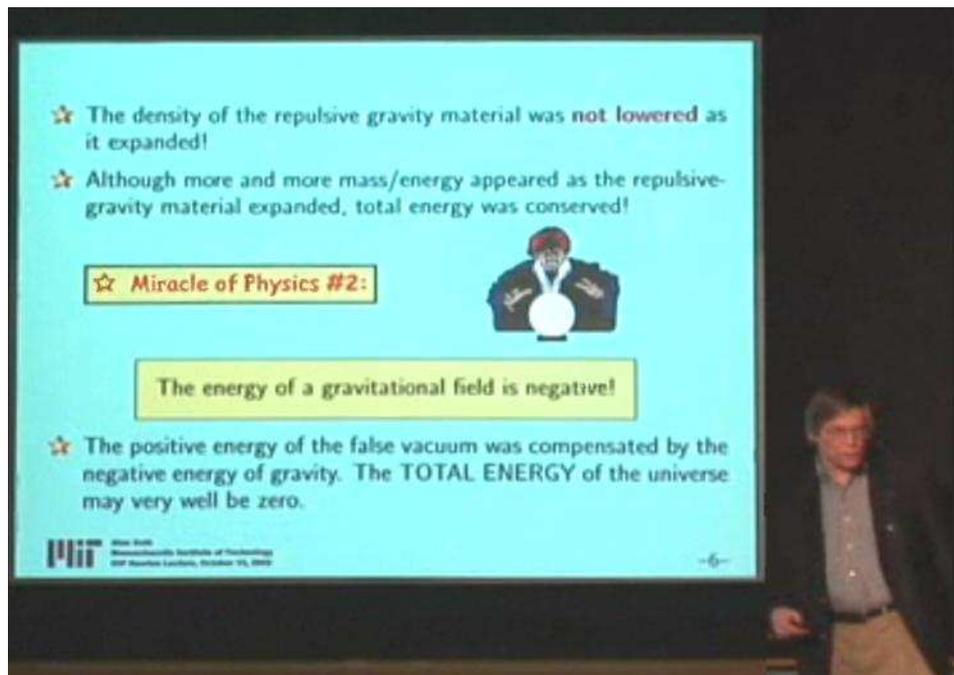


Fig. 2 : "GAP OF GOD"

Il ne s'agit plus ici d'un avatar de "créationniste à l'esprit obscurci par sa foi", mais d'un éminent Professeur de Physique du MIT (dont le logo est visible en bas à gauche de cette "slide").

Alan GUTH expose ici sa théorie cosmologique (l'inflation) censée permettre d'éviter les ajustements très précis caractéristiques du Big-bang (cf. cours n°3). L'extravagante improbabilité de ces ajustements ne plait guère aux rationalistes athées dont il s'honore de faire partie.

Et pourtant par deux fois lors de cette conférence donnée à l'*Institut de Physique de Londres*, il évoquera des "Miracles"! Il s'empresse certes de dire qu'ils ne sont que purement physiques... mais il ne peut s'empêcher de leur adjoindre (moins dangereux que Dieu) un "mage" à boule de cristal !

Simple humour ? Pas vraiment, car Alan Guth justifie alors ainsi ce terme de "miracle" :

- « ... quand je parle de miracle ici, je n'évoque rien de surnaturel... Mais, lorsque je considère certaines lois de la physique, qui sont tellement surprenantes, si spécifiques et si différentes de ce que nous avons appris à l'école, alors je pense qu'elles semblent tout naturellement être ce que nous ne pouvons qu'appeler un miracle. » (Conf. " *Inflationary Cosmology*", IOP, Londres, 13.10.2009)

Ainsi les athées, comme les croyants rencontrent dans l'univers du "miraculeux", et le reconnaissent comme tel. Mais seuls les seconds osent (parfois) évoquer la nécessité de son origine surnaturelle.

Un autre philosophe qui a particulièrement approfondi cette question, Del RATZSCH (Pr. Philo des Sciences, Calvin College, Univ. Michigan) confirme la rationalité et la légitimité de cette approche :

- « ... *de tels arguments ne posent aucun problème de logique formelle. Après tout, si, ni la nature, ni un agent défini, ne peut produire un certain phénomène auquel nous sommes incontestablement confrontés, alors la seule option qui nous reste ne peut que ressembler à un agent causal surnaturel.* »

Ce philosophe rappelle, de plus, une vérité que trop de penseurs catholiques semblent oublier :

- « ... *il n'est nulle part gravé dans la pierre que la nature ne comporte aucun hiatus causal ou explicatif... [...] si la nature a été conçue et si elle présente vraiment des "trous" dans les chaînes causales ou explicatives, alors n'importe quelle interdiction de ladite "théorie des trous" garantira quasiment que la science – par ce renoncement à cette théorie réputée en échec, et par son seul remplacement par une autre "théorie des trous" réputée fiable [le hasard expliquant tout !] – cette science, donc, sera incapable de s'autocontrôler, et elle ne comprendra jamais correctement les phénomènes pertinents.* » ("Science and Design" <http://www.galilean-library.org>, Interview, 18.6.2006)

Notons encore que les argumentaires généralisant les contre-performances dudit "Dieu bouche-trou" (cf. ante Bernard Feltz) seraient vraiment percutants si, au regard de la science, l'univers se présentait comme un système fini, inventoriale, épuisable. Or nous avons vu que ce n'est pas du tout l'image que nous en fournissent les investigations les plus récentes. Si l'on admet que les mystères du Cosmos permettent de poser légitimement la question d'un Dieu créateur, alors "*l'avancée des connaissances scientifiques*" ne fait aucunement régresser la place de Dieu, puisque les mystères sont loin de diminuer. La place "laissée" ainsi à Dieu ne ressemble en rien à une peau de chagrin, pour la bonne raison que l'avancée de la science additionne les réponses mais multiplie les questions (cf. ante Matt Riddley). En définitive, comme le résumait si bien l'humaniste Marcel LÉVY (en 1992) :

- « *Le progrès scientifique se contente d'augmenter la superficie du domaine de connaissance et multiplie par là, les points de contact avec le mystère.* » (!)

Même un agnostique rationaliste, comme Brian GREENE (Pr. Physique + Maths., Univ. Columbia) en vient, en dernier recours, à ne pouvoir exclure Dieu comme réponse à certaines lacunes irrémédiables :

- « *Peut-être nous faut-il accepter, après avoir atteint le niveau de compréhension le plus fondamental que la science puisse offrir, que certains aspects de l'Univers restent tout de même inexplicables. Peut-être nous faudra-t-il accepter que certaines de ses caractéristiques soient dues à un concours de circonstances, au hasard, ou même au choix divin.* » (*L'Univers élégant*, p.420, 2000)

En résumé, ce qui est essentiel ce n'est pas qu'il y ait tel ou tel trou (éventuellement réductible) dans notre savoir, mais c'est que notre connaissance est par essence *lacunaire* et que malgré l'accumulation des "explications" locales, voire générales, *globalement* notre *compréhension* de l'univers est loin d'augmenter, et non pas *en-dépit* de l'acquisition de savoir nouveaux, mais à cause d'eux !

Un proverbe prétend : "plus nous savons, moins nous comprenons" ? Cette idée fut pressentie par nombre de penseurs (l'un des premiers à l'exprimer explicitement, à l'époque moderne, fut Albert Schweitzer), mais on la retrouve maintenant, plus ou moins édulcorée, sous la plume de nombreux scientifiques d'Albert Einstein à Hubert Reeves en passant par Jean-Marc Lévy-Leblond, etc.

Lors de mes recherches bibliographiques quotidiennes, j'ai d'ailleurs trouvé, fortuitement, trois articles scientifiques ayant pour titre : "*The more we know, the less we understand*" indiquant la perplexité de chercheurs de pointe dans des domaines aussi variés que : la cicatrisation des plaies (*Wound repair & Regener.*, [l'auteur en étant Rédacteur en chef] v.8, p.161+, 2000), la croissance végétale (*Plant Signal Behav.*, v.2, p. 30+, 2007), et les réseaux géniques (*Wired.Com*, 4.8.2008) !

En définitive : "l'hypothèse Dieu" relève de deux attitudes qu'il est intellectuellement illégitime de confondre, comme certains le font à dessein pour en déprécier l'ensemble :

1°) C'est – et surtout ce fut – sans doute, assez souvent, seulement un "joker bouche-trou" que des croyants "fondamentalistes" ignorants et/ou paresseux brandissent bien trop facilement dès qu'une énigme scientifique locale se présente.

2°) Mais ce peut être une hypothèse philosophique tout à fait légitime. En effet, ces "trous" de la "dentelle" qu'est notre savoir (actuel et futur) sur l'univers, ne représentent pas que des lacunes, que des manques ; ils ont aussi une signification positive. En effet, les plus essentiels d'entre eux, et surtout leur dynamique irrépressible, constituent de précieuses "fenêtres". Par ces ouvertures, un nouveau regard, inspiré par la foi – mais aiguisé justement par la science – peut "déboucher" sur la légitimité, voire, la nécessité d'envisager l'existence d'un arrière-plan plus fondamental que la réalité scientifique elle-même,

et où se décèlent les signes de la possibilité, voire de la nécessité, d'un dessein créateur à l'œuvre dans l'Univers.

L'"hypothèse Dieu" face aux énigmes que la science ne cesse de dévoiler, n'est alors aucunement un "obturateur" de trous provisoires, mais la reconnaissance d'une *incomplétude irréductible* de la science en tant qu'explicative ; il y a donc là, une réalité incontournable, une source de réflexions renouvelée hors des ornières du scientisme. En effet, ces énigmes, qui ne feignent jamais de céder qu'à condition de se multiplier, ne sont pas de simples trous en attente d'être comblés, mais des manques irrémédiables, des passages qui s'entrouvrent sur diverses possibilités/nécessités, dont celle de l'existence d'un monde spirituel en tant qu'essentiel et inexpugnable fondement d'une part importante de ce monde qui nous héberge.

Lorsque Alan SANDAGE († 2010), éminent astronome athée (pionnier de la mesure de l'expansion de l'univers), d'origine juive – et qui se convertit à près de 60 ans au christianisme – affirme :

- « *Si Dieu n'existait pas, la science aurait été obligée d'en inventer le concept pour expliquer les tréfonds de ce qu'elle découvre* » (*Truth Journal*, v.1, 1985), peut-on dire qu'il invoque le "dieu bouche-trou"? Ce serait bien simpliste de l'affirmer.

Dans cette optique de la fécondité des trous du savoir, Jean-François LAMBERT (Pr. Psychophysiologie Univ. Paris, et épistémologue), précise fort opportunément :

- « *Ce qui manque à la complétude [de toute approche et de tout système scientifique], c'est précisément ce qui la fonde. [...]. Le fondement, l'origine, la cause de tout système est nécessairement indiscernable dans le système, sinon sous la forme de son incomplétude.* » (Conf. Paris, 6.3. 2004)

Autrement dit, c'est effectivement par les "trous" de la science que se subodore le mieux ce qui – au delà de nos discours scientifiques – fonde l'univers des choses et des êtres.

Si les émerveillements panthéistes d'Einstein, outre les professions de foi de Sandage, ou les argumentaires antimatérialistes employés par John Lennox (Pr. Math à Oxford) à partir des particularismes de notre univers, ne sont que des allusions à un "dieu bouche-trou", alors la théorie de l'inflation et celle des univers multiples, l'émergentisme, et de nombreux argumentaires du darwinisme – pourtant largement acceptés – ne sont, eux-aussi, que des "paradigmes bouche-trou".

Comme le précise justement Sean D. PITMAN (Chercheur Méd., + Philo., La Sierra Univ., USA) :

- « *La conclusion aprioristique du naturalisme, à savoir qu'un certain mécanisme inintelligent est le plus probable agent responsable de tous les phénomènes naturels, est elle-même une forme d'erreur logique de type "Dieu-bouche-trou". Dans les deux cas il a un hiatus dans la connaissance. La seule différence réside alors dans ce que l'on choisi pour combler le "trou".*

Le hiatus sera-t-il comblé par un Dieu Tout-puissant et intelligent, ou bien par une toute puissante et inintelligente force de la nature – [autrement dit] un dieu sans intentionnalité et sans intelligence, mais un dieu tout de même et qui a le pouvoir d'expliquer tout et n'importe quoi de ce qui est actuellement inconnu ? » (*"Educate Truth"*, 13.2.2012)

Paradoxalement, et systématiquement, les hypothèses matérialistes les plus douteuses, ne sont jamais jugées aussi sévèrement que leurs équivalents spiritualistes ; bien rares sont les intellectuels – y compris catholiques – dénonçant par exemple "l'émergentisme bouche-trou" ! Ce dernier paradigme que Georges DYSON (historien des sciences) résume comme étant « *ce qui reste quant tout à été expliqué* » – ne représente guère une "explication" plus convaincante que la "génération spontanée" de jadis !

En fait, l'allusion au "dieu bouche-trou", reprise en boucle par nombre de scientifiques et philosophes chrétiens, tend à devenir une sorte de mantra bouche-trou censée les protéger des quolibets rationalistes... Mais Dieu ne saurait "boucher" aucun "trou", parce qu'ils sont constitutifs de notre savoir sur la Création. En revanche, Il nous invite à scruter au travers, pour que notre regard puisse éventuellement "déboucher" sur des horizons nouveaux où – malgré Son insigne discrétion – la possibilité, voire la nécessité de Son existence reste une hypothèse sensée qui ne peut être éludée. Même des athées, le sentent confusément :

- « *J'avoue que l'ardeur inexplicable mise par le monde à échapper aux hommes – un nouvel inconnu étant systématiquement dissimulé derrière tout ce qu'ils découvrent – me paraît inexplicable!* »

Didier NORDON (Pr. Math+Philo, Univ. Bordeaux) (*P. la Science.*, 06.2007)

Mais, cette déclaration, ne contredit-elle pas Albert Einstein qui s'émerveillait, disant : « *Le fait que le monde soit compréhensible est un miracle* » ? En fait ces deux étonnements sont nécessaires et se complètent. Ils conduisent alors à un troisième étonnement. Pourquoi cette compréhensibilité comme limitée ? Pourquoi ce compromis, voire cette optimisation, que nous retrouverons ailleurs ? (cf. Philippe Boulanger, bas p.28, et Cours n°2, Stephanie WEHNER, milieu p.31) D'un point de vue strictement logique, si l'univers avait été agencé par une Intelligence à laquelle ressemble la nôtre, mais qui lui soit infiniment

supérieure, nous devrions observer ce que nous observons effectivement : un univers intelligible dans presque toutes ses structures particulières, mais inintelligible dans son entièreté.

Le progrès scientifique continu et accéléré, tout autant qu'il mesure l'immensité du chemin parcouru, évoque aussi l'incommensurabilité du chemin qui s'ouvre indéfiniment devant nous... Grâce à la science, nous découvrons inéluctablement la complexité d'un cosmos qui ne s'ouvre que pour mieux nous montrer son insondable béance.

b) Les racines théologiques biaisées du "Dieu bouche-trou"

Paradoxalement, le fondement de cette stigmatisation du "Dieu-Bouche-trou", qui fait florès, n'est pas tant le fait de scientifiques matérialistes, que celui de théologiens ayant perdu le sens du mystère.

Le premier fut le pasteur évangéliste Henry DRUMOND (†1897). Marqué par le scientisme de son époque – auquel le protestantisme libéral avait largement collaboré – et confondant Dieu avec la "Vérité de la Science", il critique ceux qui s'intéressent aux lacunes de cette dernière :

- « *Quelle est donc leur conception de la Nature ou de la Vérité, pour que l'intérêt qu'ils prêtent à la Science ne réside pas dans ce qu'elle peut expliquer, mais dans ce qu'elle ne peut pas ; quelle est donc cette quête de l'ignorance et non de la connaissance ? [...], c'est changer leurs conceptions, et de la nature et de Dieu. La nature qui est l'écriture de Dieu ne peut que dire la vérité ; Dieu est lumière et en Lui il ne saurait y avoir d'obscurité.* » ("The Ascent of Man", NY, James Pott & Co. Publ. p.333, 1894)

De toute évidence, cet évangéliste, marqué par le scientisme réducteur de son temps confond "vérité" scientifique et vérité de la nature/Création. Ses propos démontrent qu'il n'a le sens, ni des limites de la science, ni celui du mystère, et son "principe de continuité scientifique", censé s'étendre du monde physique au monde spirituel lui joue de mauvais tours ! (Notons qu'une conception analogue est paradoxalement défendue actuellement par la "Templeton Foundation".)

Le théologien et pasteur luthérien allemand qui mit vraiment l'argumentaire anti "Dieu-bouche-trou" sur la sellette, est d'une autre envergure. **Dietrich BONHOEFFER** (1906-1945) eut le courage de s'opposer à Hitler au point d'y laisser sa vie et de mourir héroïquement dans une foi au Christ exemplaire. Cela est indéniable mais cependant insuffisant pour préjuger de la valeur de sa pensée philosophique et théologique – laquelle influença nombre de théologiens catholiques progressistes.

Le fait que D. Bonhoeffer ait toléré la morale du contexte, qu'il ait – à la suite de Karl BARTH – prôné une foi "sans la religion" (et même la fin de cette dernière !), qu'il ait en outre affirmé que la "démithologisation" de Bultmann (qui lamine tout le surnaturel du Nouveau-Testament !) n'avait pas été assez radicale, et qu'il ait enfin écrit que la question du Salut était secondaire, etc., tout cela relève d'une déconstruction délétère de la foi, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse ici.

Ce qui compte, pour notre analyse, c'est que – certes schématiquement – Bonhoeffer, dans un souci d'émancipation, ne veut plus d'un Dieu-qui-explique-tout, et qui par contraste accentue de façon humiliante notre faiblesse, réduite à Le chercher dans nos ignorances : il ne veut plus d'un Dieu qu'il juge artificiel, voire artificieux, que l'on révère et que l'on craint. Ceci serait d'autant plus légitime que, pour ce pasteur, non seulement notre culture moderne, mais surtout la science triomphante, récuse ce Dieu ; et tant mieux pense-t-il car, en tant que "deus ex machina", ce Dieu ainsi conçu pesait trop lourdement sur notre liberté.

En bref, pour Dietrich Bonhoeffer, le monde est enfin "adulte" ; ce qu'il faut maintenant c'est "vivre", sans se soucier de la religion et des peurs qu'elle induit, et vivre "devant" le Christ (bien plus qu'à sa suite). Il est ainsi le principal promoteur d'une "foi adulte" (trop souvent aux dépens de "l'esprit d'enfance") peu propice à

l'émerveillement contemplatif et encore moins à l'apologétique basée sur les limites constitutives de nos savoirs scientifiques. Mais laissons-lui la parole :

- « *l'homme a appris à venir à bout de toutes les questions importantes sans faire appel à l'hypothèse Dieu.* » ("Lettre de prison" du 8.6.1944)

- « *Dieu, en tant qu'hypothèse de travail, en éthique, en politique, ou en science a été surmonté et aboli ; et la même chose est survenue en philosophie et en religion.... Par égard pour l'honnêteté intellectuelle, on doit laisser tomber cette hypothèse de travail, et même quand c'est possible, l'éliminer.* » (Letters and Papers from Prison, p.187, Touchstone Publ., 1997)

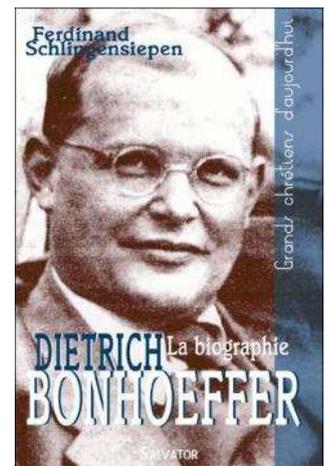


Fig. 3 : D. BONHOEFFER

Son principal argument à l'encontre du "Dieu-bouche-trou" est toujours le même que celui inventé par l'évangéliste H. Drummond et que nous avons déjà croisé sous la plume de Bernard Feltz et de tant d'autres penseurs catholiques actuels.

- « *Les gens croyants se mettent à évoquer Dieu quand le savoir humain [...] atteint ses limites, où quand les explications humaines font défaut – en fait c'est toujours le deus ex machina qu'ils remettent en scène, soit comme solution apparente de problèmes insolubles, ou comme force suppléant à la faiblesse humaine [...]. Il m'a toujours semblé que, ce faisant, nous essayons anxieusement de réserver une place pour Dieu ; mais moi j'aimerais parler de Dieu, non sur les frontières [de l'ignorance] mais comme centralité, non dans la faiblesse [de la pensée] mais avec force....* »

(*Letters and Papers...*, p.187, Touchstone, 1997)

Comme beaucoup (dont l'archevêque anglican John Habgood) Bonhoeffer fait ici une confusion regrettable en croyant que constater les lacunes de la science empêcherait de parler de Dieu *avec force* et avec un émerveillement né de *ce que l'on sait*. Il ne distingue pas ce que l'on *sait* de la *merveilleuse complexité* de certains systèmes naturels (qui apparaissent tellement artificiels !), des "*trous*" d'ignorance concernant *la question de leur origine* (en fonction justement de ce que l'on *sait* et des *plausibilités* correspondantes). L'ensemble conduit alors logiquement – non dans la faiblesse, mais dans la force de la pensée – à se poser des questions métaphysiques ! (cf. ante George Church fasciné par le ribosome, ou encore A. Sandage émerveillé face à l'immensité de l'univers, et tant d'autres que nous ne pouvons citer ici.)

Les spécialistes s'accordent à attribuer l'allergie de Dietrich Bonhoeffer au dit "Dieu-bouche-trou" à la découverte de la puissance de la science qui lui aurait été révélée par la lecture d'un ouvrage du physicien et penseur allemand, Carl Friedrich Von WEIZSÄCKER, alors même qu'il était prisonnier de la Gestapo.

Il faut reconnaître que la lecture de cet ouvrage ardu – entrecoupée des brimades des gardes chiourmes nazis et des bombardements alliés, ajoutant risques mortels aux menaces de mort – ne dut pas être chose facile. Cependant une phrase essentielle a apparemment échappé au malheureux lecteur en péril ; et c'est fort dommageable car, non seulement elle n'indique aucunement la victoire prochaine d'une science capable d'éradiquer Dieu en tant que cause éventuelle, mais elle signale même l'accroissement récent des "trous" du savoir. Weizsäcker est pourtant explicite, et la représentation "éclatée" du monde qu'il lit dans la science de l'époque, n'augure pas d'une éviction de Dieu :

- « *La science actuelle se montre plus riche en connaissances positives, mais combien plus pauvre en son unité profonde. Autrefois, l'unité des conceptions physiques paraissait rendre tangible l'unité de la réalité elle-même.* »

(*"Le monde vu par la physique"*, p.8, trad. Flammarion, 1956)

En définitive les conceptions "scientifiques" de Dietrich Bonhoeffer, semblent principalement conditionnées par sa théologie ; en effet, il n'hésite pas à écrire :

- « *Nous ne pouvons être honnêtes sans reconnaître qu'il nous faut vivre dans le monde – etsi deus non daretur [comme si dieu n'existait pas ; "d" minuscule d'origine] [...]. En devenant majeurs, nous sommes amenés à reconnaître de façon plus vraie notre situation devant Dieu. Dieu nous fait savoir qu'il nous faut vivre en tant qu'hommes qui parviennent à vivre sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne (Marc 15, 34).* »

(*Letters and Papers...*, p.188, Eberhard Bethge., 2^{de} éd., 1968)

Dans ces conditions toute éventuelle argumentation scientifique, pouvant nous rappeler que Dieu, non seulement existe, mais est bien plus *présent* à sa Création (et donc à nous même) que ne l'affirme la science matérialiste et les théologies de la "distanciation", serait évidemment fort mal venue !

Mentionnons encore l'existence d'un scientifique évangélique, qui propagea les thèses de Dietrich Bonhoeffer, à savoir Richard H. BUBE (Pr. physique des matériaux à Stanford).

Ses arguments sont loin d'être convaincants, par exemple lorsqu'il écrit :

- « *Aujourd'hui, beaucoup de chrétiens sont d'accord pour admettre qu'une description complète [de ce qui existe] en n'utilisant que les catégories de la physique et de la biologie, peut très bien être possible – du moins en principe –, sans faire appel à "l'hypothèse-Dieu" pour suppléer un mécanisme manquant à l'intérieur de ces catégories... »*

(*"Man Come of Age: Bonhoeffer's Response to the G-O -Gaps". J. Evangelical Theol.Soc. v.14, p.207+, 1971*)

A cela, on doit objecter, d'une part : qu'une description n'est pas une explication (cf. ante Le Dantec) parce qu'elle n'est pas plus simple que les faits qu'elle décrit, et si elle l'est, c'est qu'elle est incomplète. Quant à admettre qu'elle puisse être *complète, en principe*, cela est un acte de "foi" et non une déduction découlant des résultats tangibles de la science. Enfin et d'autre part : s'il est vrai qu'à *l'intérieur* de ces catégories, le Créateur (ou ses agents) peu(ven)t parfois *apparaître* comme superflu(s), la question

devient autrement complexe aux "frontières" de ces catégories (origines : de l'esprit, de la vie, de l'harmonie mathématiques/physique, des lois de l'univers, de l'univers lui-même etc.)

En conclusion, la meilleure réponse que l'on puisse objecter : tant à l'argumentation biaisée de Dietrich Bonhoeffer (en particulier à la dernière de ses formules paradoxales précédemment citées), qu'à l'usage immodéré du leitmotiv *anti-Dieu-bouche-trou*, est sans doute cette mise au point de Benoît XVI :

- « [la formule] "*Etsi Deus non daretur*" est devenue comme un slogan de vie qui assied une certaine arrogance de la raison, qui est pourtant l'œuvre aimée de Dieu. Cette forme de raison, qui se considère suffisante à elle-même, se ferme à la contemplation et à la recherche d'une Vérité qui pourtant la dépasse. » (BENOÎT XVI, Discours auprès du Conseil pontifical pour la culture, 8.3.2008)

IV – LES DÉLICATES ARTICULATIONS ENTRE SCIENCE ET RELIGION

Les multiples facettes de cette interface science-religion rempliraient des volumes. Nous nous contenterons ici d'aborder deux aspects capitaux.

a) Dieu pourrait-il agir dans sa Création, "au cours du temps" ?

Cette question est d'importance, elle conditionne la possibilité d'une éventuelle interprétation de certains objets ou phénomènes naturels "extra-ordinaires" comme ne pouvant, très probablement, pas être l'œuvre du hasard et des mécanismes connus comme opérant naturellement dans le monde matériel et vivant. Si ce type d'action est a priori impossible, ou très improbable, la science ne pourra faire d'autre apport à l'apologétique, que celui de l'existence des lois de l'univers, et du "primum movens" (et encore, certains remplacent le *Fiat* par une "instabilité quantique" !).

Précisons d'emblée que Dieu étant hors du temps, le décours temporel en question est celui qui *nous apparaît* comme tel à nous observateurs confinés dans la finitude de l'espace et du temps. Il ne s'agit cependant pas d'une simple "illusion", car c'est bien dans ce contexte spatio-temporel que joue notre liberté et germe notre espérance. Certains théologiens, comme le père Jean-Michel MALDAMÉ (Pr. Inst. Cathol Toulouse, Dir. du Conseil Scientifique des *Bernardins*), affirment la nécessité théologique et l'impossibilité théorique, de constater, dans l'évolution du monde, la moindre action de Dieu venant « fausser » les phénomènes naturels, qui plus est à une "date" donnée de l'histoire du monde. Cette question (qui demanderait de longs développements), peut être rapidement évoquée, avec le concours de la science.

La thèse de l'impossibilité de l'action de Dieu "dans" le temps de l'évolution du monde matériel et vivant est défendue par des théologiens – généralement "allergiques" aux manifestations surnaturelles – et alignés de fait sur un discours réducteur où le hasard semble être seul "tout-puissant". Leurs argumentaires sont variés, nous nous contenterons d'évoquer ici leurs principales facettes :

- 1^{ère} objection : Le Dieu de majesté ne saurait s'occuper de telles tâches subalternes.

Bien des critiques de "*l'Intelligent Design*" [en bref : "*I.D.*"], s'insurgent contre cette grossière "erreur théologique" ravalant le Créateur au rang d'un architecte besogneux qui, "le plan à la main et les pieds dans la boue du chantier" serait contraint de s'occuper de tout ! Certes, "*Design*" peut signifier "plan", mais il signifie aussi "Dessein"; la traduction la meilleure étant "conception", laquelle implique automatiquement un dessein élaboré qui va bien au delà d'un simple "dessin". Or dans ces critiques qui ne voient dans l'"*I.D.*" qu'une réduction du Créateur à un rôle de "super-bricoleur" concoctant laborieusement ses plans, on gomme systématiquement la dimension grandiose, géniale, artistique, gratuite, de nombre de réalisations présentes dans la Création : de la synthèse du carbone dans le cœur des étoiles à la beauté d'un oiseau, en passant par la fonction chlorophyllienne et le code génétique de l'ADN.

Pourquoi accepter une vision aussi partielle du rapport Créateur-créeation ? On a parfois l'impression que pour certains croyants, si Dieu avait "mis la main à la pâte" de la Création, Il ne pourrait qu'être, partiellement, déchu de ses prérogatives surnaturelles. Cette conception étriquée est aussi paradoxale que si, apprenant que mon médecin (comme Claude Bernard) sait très bien faire la cuisine, j'en venais ipso facto à douter de ses compétences thérapeutiques ! N'oublions pas aussi que le Fils du Dieu de L'Univers, a commencé par travailler le bois pendant une quinzaine d'années, avant d'accomplir sa mission de Salut, et qu'il savait faire cuire du poisson pour ses amis, ce qui ne retire rien à sa qualité de Christ-Sauveur.

Dans "*La vie a-t-elle un sens ?*", Jean Staune conteste l'*I.D.* prétextant que le Créateur «... *a autre chose à faire* », mais cet argument n'est pas signifiant. Nul ne peut savoir si tel n'est pas "son bon plaisir". Dieu n'étant limité par aucune "capacité", par aucune "charge de travail", par aucune limite de traitement de l'information, Il peut éventuellement s'occuper d'une infinité de choses, et ce avec une attention et un zèle surabondant, et sans pour autant omettre de les hiérarchiser !

Même interprétée de manière allégorique, la fameuse parabole où il nous est dit que "*pas un seul de nos cheveux ne tombe sans que Dieu ne l'ait permis*" indique clairement que l'infinie grandeur de Dieu ne permet pas de fixer une limite inférieure à ce qu'Il décide de contrôler, et ce, même en dehors de la problématique du Salut. Au demeurant, comme le cheminement vers le Salut lui-même est partiellement confié à des agents subsidiaires jouant en tant que médiateurs (Saints, Anges), on peut supposer que la même subsidiarité préside à l'ordonnement informationnel et matériel de la Création.

En conséquence, Dieu pourrait très probablement utiliser des agents, des causes secondes, des systèmes "auto-organisés", et même le hasard ; mais cela n'implique aucunement qu'Il ne puisse agir directement, où Il veut, quand Il veut, à l'échelle qu'Il veut. Bien entendu ces paramètres de lieu, de temps, et d'échelle ne sont pas des "limites" ou même des "contenants" de l'agir de Dieu mais des *contraintes de lecture* dont les humains ne peuvent s'affranchir, vivant leur finitude dans l'espace-temps, sous forme de multiples localisations, de succession d'évènements et de causalité.

- 2^{ème} objection : Les actions de Dieu ne sauraient être scientifiquement inventoriées.

On ne peut définir une limite qu'à condition de voir tant soit peu au delà de celle-ci. Autrement dit, en cas d'intervention du Créateur, ou de ses agents, dans la structuration du monde, cela signifierait que la science est à même d'en faire partiellement des objets d'expérience, en quelque sorte de les réifier ; or cette objectivation du surnaturel est a priori impossible.

Cet argument est légitime dans le cadre de la physique newtonienne, mais il disparaît dans celui de la physique quantique. En effet, la "mécanique quantique" dont nous montrerons les caractéristiques extravagantes pour notre "bon sens" (qui montre alors ses limites) offre en quelque sorte "un sas de décompression" (ou plutôt de "désobjectivation") à une éventuelle action surnaturelle éventuellement exercée sur la nature. Lothar SCHÄFER (Pr. Chimie-Physique quantique, Arkansas State Univ.) explique clairement que la frontière où s'évanouit le matériel, l'immanent et où commence le mystérieux, voire le transcendant [en tout cas, transcendant notre logique], que cette frontière, donc, commence dès la zone de transition physique classique / physique quantique. En conséquence, si le Créateur et/ou ses agents veulent – en pilotant certains événements au niveau quantique – biaiser ce que nous appelons le hasard, tous les matérialistes du monde n'y verront... que l'œuvre du hasard. Cette hypothèse peut légitimement être soutenue au sujet de l'évolution biologique, ainsi que le suggère d'ailleurs Lothar SCHÄFER dans une optique teilhardienne.

Enfin, même si Dieu avait permis que certaines de ses interventions manquent un peu trop de "discretion" (pour nous faire signe), le surnaturel ne deviendrait pas pour autant inventoriale, réifiable, par la science, car alors la science constate son impuissance à comprendre et à aller plus loin.

- 3^{ème} objection : Un Dieu Éternel ne peut se compromettre dans le temps.

Dieu étant hors du temps, on pourrait admettre qu'Il ait seulement donné une impulsion créatrice, située "pour nous" au commencement du monde (et du temps), puisque comme le dit St Augustin, c'est *avec* le temps et non *dans* le temps que Dieu a créé le monde. Mais, pour certains, cette même sentence augustinienne pourrait être avancée pour dénier au Créateur la latitude d'agir dans le temps même du cosmos pour moduler la Création (encore que, sur le plan du Salut, l'Incarnation soit éminemment historique.)

Or, il faut ici tenir compte d'expériences de physique quantique assez récentes qui montrent que des phénomènes corrélés – qui nous apparaissent comme logiquement soumis à une succession temporelle – ne se situent plus dans une métrique temporelle au niveau quantique et que les notions classiques d'"avant" et d'"après" n'y ont plus cours. Dans ces conditions, tout acte éventuel de guidage de l'évolution, provenant d'un pilotage transcendant discret s'exerçant au niveau quantique, aurait certes, pour nous, des conséquences objectivables fatalement datées et datables, mais, en amont de la "frontière" quantique, cet acte serait intrinsèquement intemporel et, évidemment, "temporellement" indiscernable dans l'éternel présent de l'action Créatrice de Dieu.

- 4^{ème} objection : Dieu ne devrait pas avoir besoin de retoucher son œuvre.

On peut résumer ainsi cet argument : ces "corrections" signifieraient que la Création est défectueuse car elle à besoin, au moins parfois, d'être guidée. Un Dieu se montrerait bien plus grand en lançant un monde qui, par auto-organisation, irait "tout seul jusqu'au but fixé". Analogiquement; les missiles, du type "fire and forget" qui, du fait de la présence d'une "tête chercheuse", vont d'eux même jusqu'au but présélectionné, apparaissent comme plus performants que ceux où il faut maintenir activement, et avec dextérité, l'alignement d'un repère sur la cible.

Alors, création "robot" ou création "cheval" ? Un conducteur, pas trop sûr de lui, peut attendre avec impatience les voitures de demain qui iront où on leur "dira" en restant sagement sur des "rails informatiques", mais un as du volant ne préférera-t-il pas toujours, négocier lui-même ses virages ? Et l'artiste-artisan préfère-t-il l'ordinateur couplé à une imprimante 3-D, ou bien buriner lui-même ? Je suis bien conscient de la pauvreté de ces analogies, mais elle montre au moins qu'un Dieu Père pourrait tout autant aimer – au moins partiellement – façonner (ou faire façonner) ce qui sera le berceau de ses enfants, plutôt que de confier sa réalisation à la robotique (ou, a fortiori, à l'aléatoire pur !)

Il faut aussi considérer l'univers réel et se souvenir que le "chaos" y tient une place certaine, et ce "bruit" perturbateur rend problématique la fiabilité absolue de quelque "mécanisme horloger" conservant une consigne initiale. Tout ne peut pas être inscrit dans le Big-bang (par ex. : l'ajustement de la constante cosmologique ; cf. cours n°3) et dans les lois du cosmos. Pour aboutir à un homme fait à son image, il faut autre chose qu'une loterie bien huilée et bien lancée. On peut refuser l'hypothèse que le flou intrinsèque du substrat initial (une mer bouillonnante de quarks et de gluons) ait pu permettre, même à un Créateur Tout puissant d'y inscrire dès l'origine l'aboutissement de la vie, de la pensée, de la responsabilité humaine, au bout d'une douzaine de milliards d'années d'évolution autonome. L'éventuelle nécessité de "retouches" n'impliquerait donc pas une limitation à la puissance du Créateur [telle qu'évoquée dans le Talmud où l'Éternel, à sa 27^e tentative de création du monde, est censé s'exclamer « *Pourvu que celui-ci tienne !* »] ; elle n'impliquerait pas même une quelconque "imperfection" de la Création, mais simplement le fait que le Projet d'un Dieu Créateur ne peut intégralement s'inscrire dans la finitude de la création elle-même, et que – malgré toute l'autonomie régulée qu'Il peut lui conférer – elle Lui reste donc nécessairement subordonnée.

On doit aussi considérer l'impact psychologique sur les humains qui, par leurs progrès scientifiques, devaient un jour être amenés à déchiffrer partiellement ces "trop heureuses issues du hasard", dans lesquelles les croyants seraient probablement (et légitimement) tentés de voir quelque reflet de l'action créatrice d'un Père. Dans cette optique, la découverte d'improbabilités favorables apparaissant comme échelonnées dans l'histoire de l'univers, évoque une sorte d'"assiduité" paternelle convergeant vers l'homme. Les éventuels infléchissements et/ou ajustements nécessaires à l'optimisation de l'expansion cosmique, aux propriétés de l'eau, à l'action stabilisatrice de la Lune, à l'apparition de la vie, etc. – même s'ils sont tous contenus dans le présent de l'Acte créateur – n'en sont pas moins évocateurs – pour l'homme les lisant dans le temps – d'un accompagnement, d'un intérêt soutenu du Créateur pour le devenir de sa Création et ses créatures.

Nous sommes ici dans un contexte, non seulement cognitif, mais aussi affectif, aux antipodes d'un "Dieu horloger" ayant créé une mécanique si parfaite qu'il peut l'abandonner à son sort. Thierry Maulnier ironisait, avec raison, sur ce "dieu horloger" (des Lumières) censé dire, la création étant dûment lancée : « *Et maintenant, je n'y suis pour personne !* » Cet auteur aurait pu ajouter dans le même style, "*Je reviendrais dans 13 milliards d'années, m'occuper d'une tribu de bédouins*" !

Le fait que l'on ajoute maintenant que cette horloge est en fait auto-complexifiable grâce au hasard, *ne change pas l'essentiel* : Dieu créateur est *visiblement absent* du devenir de la création. En bref : lorsque les hommes, enfin dotés des technologies adéquates, sondent l'univers, ils doivent *scientifiquement constater* qu'ils ne sont que les enfants du hasard. Le contrat parricide de l'antithéisme est alors rempli !

En conclusion, on doit logiquement reconnaître :

- Que le statut de Créateur transcendant est tout à fait compatible avec d'éventuelles actions lisibles pour nous "dans le temps" de la création (l'Incarnation étant plus qu'emblématique).
- Qu'un Créateur laisse, à dessein, quelques signes assimilables par ses créatures humaines, non pas à un interventionnisme pesant, mais à une présence attentive, ne peut que rendre plus crédible sa nature de Dieu Père, de Dieu des Promesses, et des Promesses tenues. Certes, Dieu n'est pas soumis au temps de la création et des hommes – ce paramètre qui est une dimension de finitude autant que de devenir. Mais c'est en venant habiter ce temps (autre forme de kénose) que Dieu peut parler au cœur de l'homme qui se cherche et Le cherche.

Pourquoi cette Présence fidèle ne nous serait-elle pas, *aussi*, suggérée dès les "étapes" de la Création, bien antérieurement à l'apparition de l'homme ?

b) La totale incompetence de la science face aux problèmes spirituels

Les athées font le reproche aux croyants de postuler, comme étant à l'origine de l'univers et de nous-mêmes : l'existence d'un Dieu-Créateur. Ce qui n'est évidemment pas scientifiquement démontrable. Mais où est-il écrit que la science fruit de l'investigation humaine devrait être capable à *elle seule* de rendre compte de l'univers ?

Même un athée comme Félix LE DANTEC le reconnaissait sans peine :

- « *Le fait que le pourquoi se pose en moi, n'implique pas l'existence d'un parce que, qui me soit accessible.* »
(*"L'athéisme"*, p. 45, Flammarion éd., 1907)

Effectivement, nous avons vu précédemment que la multiplication des questions sans réponses et l'échec des tentatives réductionnistes, démontrent que la science est effectivement incapable de rendre compte globalement, de l'univers.

Nous pouvons légitimement affirmer, avec Baruch BLUMBERG (Prix Nobel de médecine) :

- « *Les mystères de la nature sont au delà de nos capacités de compréhension. [...] De tous les traits dont un scientifique a besoin, l'humilité est le plus important.* »
(*Science et sens*, UNESCO, 1997)

On constate donc que la raison, même en s'appuyant sur les connaissances scientifiques, qui ne cessent pourtant de progresser de plus en plus vite, reste incapable de dominer les réalités du monde inanimé et du monde vivant.

Si l'on considère maintenant le domaine spirituel, la science se montre encore moins performante, elle s'y révèle un outil carrément dérisoire, et l'on doit considérer comme insensée, voire pernicieuse, toute proposition similaire à cette directive de l'UNESCO :

- « *Toute adoption de valeurs morales et de croyances doit être faite scientifiquement. Nous devons poser et résoudre tous les problèmes grâce à la recherche scientifique. [...] et avec des attitudes scientifiques.* » (!)
Cité par Pascal Bernardin in *"Machiavel pédagogue"*, 1995)

On doit de même refuser diverses propositions rationalistes de scientifiques matérialistes, provocantes jusqu'à en être ridicules, telle cette perle extraite du trop fameux best-seller : *"L'homme neuronal"* (1983) :

- « *L'homme n'a dès lors plus rien à faire de l'esprit, il lui suffit d'être un homme neuronal.* »

Jean-Pierre CHANGEUX (Pr. neurosciences au Coll. de France)

Mais le plus étonnant est que certains scientifiques réputés catholiques, sans doute profondément marqués par les séquelles de l'affaire Galilée, et/ou par des conceptions théologiques hétérodoxes (proches de la théologie du "process") tiennent des propos quasiment aussi réducteurs.

Ainsi John HAUGHT (Pr. Théol. catholique, Univ. Georgetown) perçoit le darwinisme comme une véritable révélation et il regrette " *que la plus grande partie de notre théologie et de notre spiritualité reste encore ignorante de la science de l'évolution.*" (*Origins*, v. 27, p. 576, 1998).

Il en vient même à une lecture de l'univers typiquement matérialiste :

- « *Après avoir soupesé, l'explication, maintenant bien fondée, de la laborieuse aventure de la vie sur la Terre, tout discours cohérent relatif à un "plan divin" apparaît comme incroyable...* »

(*"God After Darwin: A Theology of Evolution"*, 2008).

- « *La seule analyse du monde, le montre incohérent et dispersé en morceaux sans liens entre eux. La réduction du monde par des moyens scientifiques peut donner une claire image de ses composants élémentaires, mais pas le moindre soupçon d'une possible cohérence.* »

(*"Making Sense of Evolution"*, Westminster John Knox Press/Alban Press, p.79, 2010)

Haught est éminemment allergique à toute notion de planification (même partielle) de l'évolution s'enracinant dans l'intentionnalité d'un Dieu Créateur, en effet Dieu ne saurait avoir de "plan" relativement à sa création, pour la "bonne" raison que n'étant pas Tout-puissant, il n'est pas certains de le réaliser !

On peut, par contre, admettre que J. Haught puisse préciser dans ce même dernier ouvrage que " *La science n'est pas propre à déceler quelques signaux de transcendance que ce soit...*" C'est très généralement vrai, quoique de rarissimes "visionnaires de l'infini", géniaux comme Einstein, aient pu penser le contraire.

Mais ce que Haught ne voit pas, c'est que la science est de plus en plus capable de déceler que certaines structures de l'univers n'ont qu'une chance infinitésimale d'être réductible à la matière, alors même que le nombre croissant de ces structures répertoriées est, lui, très loin d'être infinitésimal !

Pas de signaux ni de signature de la transcendance, certes, mais une impotence de l'immanence à rendre compte de ce que l'on observe, et qui peut nous faire signe.

En conclusion, la raison humaine, quelles que soient ses prouesses locales, devra prendre conscience de ses limites face au domaine spirituel, lequel culmine bien au delà de toute analyse scientifique. La science raisonnée pourra continuer à poser plus ou moins clairement de bonnes questions mais ses réponses ne seront valables que si elle est "éclairée d'en haut".

PASCAL, philosophe tout autant que scientifique, avait parfaitement saisi cette relative "infirmité" de l'homme raisonnant et raisonnable :

- « *La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela.* » (Pensée, 265, éd. Brunschvicg)

Pourtant, cette limitation de la raison, plus qu'une infirmité désolante, est finalement un cadeau incomparable. Si le Monde qui nous entoure, tant matériel que spirituel, était, en droit, intégralement inventorable par notre raison – ce qui impliquerait sa finitude épistémologique – sa réduction à un catalogue ne serait qu'une question de temps, la science ne pourrait que dessiner et parapher un enfermement. Mais alors, le *Sens* même de notre destinée se réduirait à une sorte de "mode d'emploi". Aussi est-ce fort judicieusement que Gabriel MARCEL fait remarquer que : « *L'inventorable est le lieu du désespoir* », la liberté et l'espérance humaine ont effectivement besoin d'un monde illimité (ou nous apparaissant tel) suscitant indéfiniment des questions immortelles.

Fort heureusement, la science démontre que la "simple" structure *matérielle* de l'univers ne sera jamais intégralement inventoriée. Il y a place pour un *mystérieux* irréductible qui fascinait Einstein, mais que le matérialisme réducteur s'est efforcé et s'efforce encore opiniâtement de masquer de peur que quelque agent spirituel ne s'y cache. Il a peur des réponses que l'on pourrait apporter à ces interrogations.

A fortiori, dans le domaine spirituel, et tout particulièrement religieux, le *Mystère* surabondant – évidemment non-inventorable – est un lieu inépuisable de ressourcement, non seulement pour notre nécessaire humilité, mais aussi pour l'Espérance.

V – LE RÔLE SOUS-ESTIMÉ DE L'FFECTIVITÉ

a) Y compris chez les scientifiques athées

L'homme n'est pas seulement un être rationnel, il est aussi doté d'une affectivité qui peut-être une source de faiblesses, mais aussi une force irremplaçable.

Ce que la philosophie allemande nomme « *Weltanschauung* », et que l'on peut traduire par « conception globale du monde », ne saurait se construire sur un strict plan scientifique en omettant, a priori, l'hypothèse d'un éventuel Créateur du monde ainsi que les résonances affectives que cette approche éveille en nous. A partir d'une certaine profondeur de réflexion, la science purement rationnelle ne saurait exister sans une participation de l'affectivité, même si beaucoup le taisent.

Cette affectivité qui interfère avec la raison, soit pour l'éclairer, soit pour l'égarer suivant qu'elle est bien ou mal orientée, tient évidemment une grande place dans la religion chrétienne centrée sur un Dieu qui est *Amour*, et tout particulièrement dans le catholicisme où le *Cœur Sacré de Jésus* et le *Cœur Immaculé de Marie* sont bien plus que des symboles.

L'affectivité étant généralement considérée comme opposée à la raison scientifique, les athées ne manquent pas de reprocher aux croyants de mélanger les genres. "Vous ne voyez dans l'univers – disent-ils – de prétendus signes de la gloire d'un Créateur, que parce que vous avez besoin de les y trouver, vous croyez voir dans la réalité de ce dont votre affectivité a besoin".

A force d'entendre ces clichés, le grand public a fini par admettre qu'il y avait effectivement, face au monde qui nous englobe, deux attitudes opposées. D'une part les misérables croyants englués dans leur affectivité et ne cessant de prendre leurs désirs pour des réalités, et de l'autre, des scientifiques athées ou agnostiques, explorant objectivement le réel, armés seulement de leur froide raison.

La réalité est fort différente. Pour les athées qui, au-delà du narcotique que représente l'hédonisme, regardent en face leur option de vie, cette dernière ne se présente pas comme un état serein.

Félix Le DANTEC avouait : « *L'athée logique ne peut prendre aucun intérêt à la vie.* » C'est là un euphémisme. La réalité est bien pire, et l'athéisme actuel (29% en France à l'été 2012) ne pourrait continuer à s'étendre sans la drogue pseudo-euphorisante associée, à savoir, un hédonisme débridé.

Les citations suivantes, de penseurs athées de premier plan, sont révélatrices :

- « *L'homme [...] son origine, son développement, ses espérances et ses craintes, ses amours et ses croyances, sont seulement le résultat d'une agglomération accidentelle d'atomes [...] le temple entier des réalisations humaines doit inévitablement s'écrouler sous les débris d'un univers en ruine. Ce n'est qu'à l'intérieur de l'échafaudage de ces vérités et sur les seules assises d'un désespoir inébranlable que l'habitation de l'âme pourra désormais se construire avec certitude.* » [N.B. : l' "âme" ne désigne évidemment, pour lui, que l'"esprit" produit par la machine cérébrale]

(*"Mysticism and Logic and Other Essays"*, Longmans, Green, London, p.40, 1918)

Bertrand RUSSELL (†1970, Math.+ Philo., Nobel. antichrétien)

- « *L'homme n'aura d'autres ressources que de s'appliquer à oublier l'immensité brute qui l'écrase et l'ignore. [...] farouchement replié sur lui-même, il se consacrera humblement, terrestrement, humainement, à la réalisation de ses desseins chétifs, où il feindra de prêter le même sérieux que s'il visait des fins éternelles.* »

(*"Pensées d'un biologiste"*, 1954)

Jean ROSTAND (†1977, Biologiste et philo.des sciences, athée)

Ces athées, tel Bertrand RUSSELL, ont d'ailleurs parfois la lucidité et l'honnêteté de désigner "en creux", voire de nommer ce (ou Celui) qui leur manque : « *Mon ego est toujours et éternellement hanté par une douleur terrible – une douleur étrange et sauvage – une quête de quelque chose sise au-delà de ce que le monde referme, quelque chose de transfiguré et d'infini.* »

Et Jean ROSTAND, en termes encore plus pathétiques témoigne de la même frustration essentielle :

- « *Ceux qui croient en Dieu, y pensent-ils aussi passionnément que nous [qui n'y croyons pas, pensons] à son absence ?* »

- « *J'ai dit non à Dieu, [...] mais à chaque instant la question revient. Je me dis : est-ce possible [...] Je suis obsédé, disons le mot, sinon par Dieu, obsédé, du moins par le non-Dieu. [...]. Ce n'est pas un athéisme serein, ni jubilant, ni content. Ah non ! Il n'est pas satisfaisant ni apaisé, plutôt à vif : la plaie se rouvre sans cesse.* »

(Cité in C. Chabanis : *Dieu existe-t-il ?* 1973)

Dans ces conditions, comment ces scientifiques qui font la science, et en tirent des conclusions métaphysiques, pourraient ils être pleinement objectifs ? Cela leur est impossible. Même des scientifiques agnostiques ou athées le reconnaissent :

- « *J'ai toujours trouvé curieux que les scientifiques [athées] prétendent mépriser la religion, alors que celle-ci domine leur pensée [mais négativement] plus que celle du clergé !* »

Fred HOYLE (†2001, Cosmologiste, Pr. au M.I.T.)

- « *Ce ne sont pas les idées de la science qui engendrent les passions. Ce sont les passions qui utilisent la science pour soutenir leur cause.* » François JACOB (Prix Nobel de médecine, athée) (*Le jeu...*, 1981)

Depuis toujours, les plus grands philosophes (même l'austère FICHTE) et les psychologues savent bien, et reconnaissent, que l'affectivité précède et guide la raison.

Henri BERGSON (†1941, prix Nobel.), pouvait ainsi écrire :

- « *Les opinions auxquelles nous tenons le plus sont celles dont nous pourrions le plus malaisément rendre compte, et les raisons mêmes par lesquelles nous les justifions sont rarement celles qui nous ont déterminés à les adopter.* »

(*Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889)

Il s'avère que ceci concerne aussi les scientifiques et les théories qu'ils défendent avec le plus d'insistance et d'arguments. Ainsi de nombreuses théories cosmologiques sont, pour une large part, le résultat d'une phobie radicale de tout ce qui pourrait évoquer une Création (et surtout un Créateur). En fait – contrairement à ce que suppose Bergson – bien des athées pourraient « rendre compte » de leurs positions matérialistes, mais cela les obligerait à reconnaître des "passions" non rationnelles, ce qui altérerait leur image de "savant cernant la vérité". Ils évitent donc en général de l'avouer publiquement.

Prenons un exemple. Stephen HAWKING (Pr. de Maths à Cambridge) est une célébrité médiatique bien connue du fait de ses ouvrages de vulgarisation et de sa cruelle maladie neurodégénérative l'ayant conduit à une paralysie générale complète, sans pour autant affecter sa grande intelligence. Mais, peut-être du fait des grandes difficultés de sa vie (incurabilité, aggravation inéluctable, divorce, etc.), il est progressivement passé du déisme à l'athéisme.

Pourtant, jadis il se vantait de vouloir pénétrer « *la pensée de Dieu* » entant que Créateur, il se demandait pertinemment « *Qu'est ce qui insuffle le feu dans ces équations pour produire un univers qu'elles pourront décrire ?* », et il affirmait même, en 1988 : « *La probabilité qu'un univers comme le nôtre ait émergé du big-bang est infinitésimale [...]. Je crois nettement qu'il y a des implications religieuses quand on commence à discuter des origines de l'univers...* ».

Or, maintenant, il déclare cyniquement (s'assimilant du fait de son appareillage de survie, à un "cyborg" (mi-homme, mi-machine) : « *Il n'existe pas de ciel ni de vie post-mortem pour les ordinateurs fichus, ce n'est qu'un conte de fée pour les gens ayant peur du noir.* » ("The Guardian", 16.5.2011)

Rien d'étonnant, donc, à ce que dans son dernier ouvrage, récusant le Créateur, il affirme bizarrement :
- « *Parce qu'il y a des lois telles que la gravitation, l'univers pouvait et devait se créer de lui-même à partir de rien.* » (avec Léonard MLODINOW : "The Grand Design", NY, 2010)

Parmi ses pairs scientifiques, beaucoup sont déconcertés par les nouvelles positions de HAWKING :

- Le célèbre Hubert REEVES trouve les nouvelles propositions de Hawking « *un peu naïves* », et ses objections portent, entre autres, sur la pertinente question : " *d'où vient la gravité ?*"

(Interview C. Chauvel, <http://v.i.v.free.fr/spip/spip.php?article4603>, 9.9.2010)

- Roger PENROSE (Pr. Maths, Oxford) son ex collaborateur est encore plus sévère :

- « *Ce n'est même pas une théorie... ce sont des désirs exprimés ... et qui ne reposent sur aucune observation. [...] Ce principe [du multivers], est bien trop utilisé à cette fin ; il s'agit en réalité d'une excuse utilisée lorsque l'on n'a pas une bonne théorie.* » (Interview "Premier, Christian radio", 21.9.2010)

- Enfin, John LENNOX (Pr. Maths, Oxford) successeur de Penrose, est encore plus radical :

- « *L'argument de Hawking m'apparaît encore plus illogique quand il dit que l'existence de la gravitation signifie que la création de l'univers était inévitable. Mais comment la gravitation a-t-elle pu exister préalablement ? Qui l'a mise là ? Et quelle fut la force créatrice responsable de sa naissance ? De même quand Hawking prétend, pour soutenir sa théorie de la création spontanée, qu'il suffisait juste de porter à la lumière [littéralement d'allumer] le plan de l'univers [représenté par les lois de la physique] pour mettre l'univers en marche, la question que je lui pose est alors : d'où ce plan est-il venu ? Et qui l'a réalisé, si ce n'est Dieu ?* » (DalyMailOnline, 3.9.2010)

- « *Une absurdité reste une absurdité même si elle provient de scientifiques mondialement célèbres.* » (Conf. "A Matter of Gravity, God, the Universe and Stephen Hawking", Dundee Univ., 22.11.2010)

Mais comment l'enfant prodige de la cosmologie britannique a-t-il pu en arriver là ? N'est-ce pas parce que ses problèmes affectifs – auxquels on ne peut que compatir – ont introduit des biais dans ses capacités cognitives rationnelles ?

b) Le nouveau visage "viscéral" de l'athéisme contemporain

Cette situation de la science qui, de triomphante au XIX^e siècle, est obligée maintenant de prendre conscience de ses limites et surtout de son irrémédiable et définitive limitation, ne peut évidemment convenir aux scientifiques pour lesquels l'athéisme militant est une priorité. Il en résulte chez beaucoup deux attitudes compensatrices différentes :

- 1^o Un effort croissant pour présenter sans cesse de nouvelles théories (fussent-elles extravagantes) et de nouvelles expérimentations tentant de conforter le matérialisme.

- 2^o N'étant plus du tout certains d'aboutir à une claire démonstration expérimentale et rationnelle du matérialisme éradiquant définitivement le spiritualisme, certains scientifiques quittent le domaine de la raison pour celui de la phobie passionnelle. Par exemple le darwinien radical **Richard DAWKINS** (Pr. d'Évolution biologique à Oxford) manifeste à l'égard des religions, du christianisme en particulier, et tout spécialement à l'encontre du catholicisme, une extrême animosité. Il est allé jusqu'à demander au gouvernement britannique d'interdire aux parents de transmettre leur foi à leurs enfants, cette "monstruosité" relevant pour lui du « *Child abuse* » !

Les propos et attitudes des nouveaux athées sont nettement plus radicaux que ceux de leurs devanciers. Sam SCHULMAN (Pr. Littérature, Univ. de Boston) les résume ainsi, tout en les critiquant :

- « *Dieu est impossible, Dieu n'est pas admissible si notre société – ou même notre espèce – veut survivre. [...] Dans leur conception, croire n'est pas seulement erroné, mais méprisable, c'est une pensée de rustre, la marque de gens à qui on doit apprendre comment penser et comment voter [...] la croyance en Dieu est une forme de stupidité, qui déconnecte l'intelligence de ceux qui la partagent.* »

(Wall Street. Journal. 05.01.2007)

Le monde scientifique n'échappe pas à cette tendance. Une enquête d'opinion (réalisée en 2002 par Larry WILLIAM) auprès des membres de la "US National Academy of Sciences" donnait 6% de théistes. Une autre enquête réalisée en Grande-Bretagne (par Elisabeth CORNWELL et Michael STIRRAT) en 2007 sur les membres de la "Royal Society" (et confirmant un sondage de 2006 par G. GRAFFIN et W. PROVIN) aggrave ces résultats en montrant que le nombre de scientifiques de haut niveau, croyant en un Dieu *personnel* n'était que de l'ordre de 3% ! Au contraire, ceux le niant catégoriquement étaient 86% ! Cette position anti-théiste est la plus fréquente chez les biologistes et atteint son maximum chez les spécialistes de l'Évolution biologique (évidemment darwiniens).

Les scientifiques sont si majoritairement athées que même l'Académie Pontificale s'en trouve affectée.

J'affirmais au début de cet article que l'enseignement des sciences était le vecteur le plus efficace de la propagande antireligieuse. Vu l'opinion dominante des universitaires, cela s'explique fort bien. Ce formatage peut se limiter à quelques plaisanteries ou apartés caustiques, mais il peut aussi prendre une forme élaborée, didactique. En voici un exemple.

Robert SAPOLSKY est l'un des professeurs les plus renommés de la prestigieuse université de Stanford. Il y enseigne la psychobiologie humaine mais en prenant nombre d'exemples dans le monde animal avec le but avoué de montrer que la première est quasiment réductible au second. Il pousse le souci de manipulation des esprits jusqu'à conduire ses étudiants à dévoiler en public leurs opinions privées philosophiques et religieuses. Son cours sur le comportement humain commence en effet par un petit sondage dans l'amphi. « *Qui croit en Dieu ? Qui croit à l'âme ? Qui croit au mal ? Qui croit au libre arbitre ? etc.* ». Il passe ensuite l'année universitaire à leur "démontrer" que toutes ces croyances sont vaines car infirmées par la neuro-bio-psychologie et s'expliquent par l'évolution darwinienne! (voir son cours 2010 sur www.youtube.com/watch?v=NNnIGh9g6fA&feature=related)



**Fig.4 : Pr. R. SAPOLSKI
athée prosélyte**

Robert Sapolsky est un agent convaincu et très efficace, sa haine de la religion se mesure à certaines de ses propositions telles que celle-ci :

- « *La science est le meilleur système explicatif que nous ayons, et la religion, en tant qu'alternative, a un potentiel spectaculaire de nuisances qui pénètre et fausse tous les domaines de prise de décision et d'attribution dans notre monde. [...] Le monde ne serait pas plus vivable sans extase, mais il le serait sans la religion.* »

(Templeton Foundation [qui lui donne la parole]: "Does science make belief in God obsolete?", 2008)

Quelles sont les causes profondes de cette haine ? Le progrès technique a grandement, non seulement légitimement facilité la vie quotidienne, mais aussi promu une recherche désordonnée du plaisir et de son immédiateté, parfois jusqu'à l'addiction. Dans cette optique, la dégradation des mœurs, tout particulièrement sexuelles et reproductives a une portée non seulement sociétale et politique mais, de fait, métaphysique. Même ceux qui exhibent leurs transgressions de tous ordres, ne veulent pas – au moins au niveau inconscient ou préconscient – qu'un éventuel Être transcendant puisse un jour leur en demander raison. Pour certains de ces malheureux, Dieu ne pourrait être qu'un obstacle inadmissible à leur dite "liberté" ; ils Le condamnent, donc, corrélativement, à la non-existence en le niant opiniâtement !

De plus, comme simultanément, le progrès scientifique est médiatisé d'une façon trop souvent biaisée afin de soutenir des positions matérialistes, cette négation peut s'illusionner jusqu'à se croire intégralement matérialiste. Cette "forclusion" de Dieu est donc d'autant plus facile qu'une lecture élémentaire de l'explosion technoscientifique semble leur donner raison, et renvoyer la croyance religieuse au niveau des "systèmes du monde" hérités des naïves époques préscolaires.

Au final, pour que l'homme postmoderne se sente "libre" et "intelligent", il faudrait que le Dieu du monothéisme disparaisse ou cède la place à de vagues religiosités à géométrie variable prêtes à épouser toutes les subjectivités. Ces fantasmes mortifères se heurtent de plein fouet au catholicisme. Cet affrontement tend à prendre des allures d'Armageddon, d'où la christianophobie croissante.

► Insistons encore sur le fait que certains catholiques, voire hommes d'église, persistent à affirmer que la description de la nature ne saurait contredire la foi, donc – ajoutent-ils – acceptons toutes les propositions scientifiques et affirmons simplement, *en plus*, notre foi. Cette attitude repose sur un malentendu, qui est plus qu'une erreur, une faute ; en effet, un peu de curiosité et d'intérêt pour les sciences suffit pour découvrir combien le *discours scientifique* est loin d'être objectif, surtout lorsqu'il s'agit de questions ayant une portée éthique et/ou métaphysique. Préjuger de la neutralité et de l'objectivité de la science officielle relève d'une utopie et d'une naïveté mortifères.

Le physicien et philosophe Paul DAVIES (Pr. Cambridge puis Adelaïde) affirme très justement :

- « *Tous les modèles cosmologiques sont construits en augmentant les résultats des observations par telle ou telle sorte de principes philosophiques.* » (Cité par John Lennox, Dundee Univ. 22.11.2010)

Mais ce biais, bien évidemment, ne concerne pas que la cosmologie.

La science est de plus en plus contaminée par l'athéisme, et par l'anti-théisme. A une société post-chrétienne, voire christianophobe, correspond une science qui mérite les mêmes qualificatifs.

Il est significatif de voir qu'il était facile de trouver jusque dans le second tiers du XX^e siècle de multiples scientifiques de renom affirmant, au minimum, leur déisme. Cela devient maintenant difficile, de plus en plus difficile même.

Méconnaître cet état de fait serait suicidaire. La paix de Dieu ne s'obtient pas en niant un état de guerre. Ce ne serait pas de l'irénisme, mais de l'aveuglement corrélatif d'un réel défaitisme.

VI – L'UNIVERS EST AUSSI UN QUESTIONNEMENT

a) Une façon discrète de questionner : le "test projectif "

Les tests "psychométriques", sont utilisés par les psychologues pour évaluer certains traits de personnalité : intelligence, stabilité émotionnelle, créativité, anxiété, etc.

Parmi ceux-ci, les tests dits "projectifs" sont destinés à évaluer des attitudes, ou sentiments qui habitent les profondeurs du sujet, mais que celui-ci aurait des difficultés, et/ou des réticences, à exprimer verbalement. La technique consiste à lui présenter des images non explicites, abstraites (comme dans le "Rorschach" aux célèbres taches d'encre symétriques) ou concrètes (comme dans le TAT, représentant des scènes de la vie mais représentées de façon non explicite, interprétable).

On constate, alors, qu'une même image sera interprétée, de manières variées par des sujets différents : par exemple d'une façon pessimiste ou optimiste, rassurante ou inquiétante, narcissique ou altruiste, agressive ou bienveillante, etc. Ceci s'explique parce que les différentes personnes, sans le rechercher, mettent beaucoup d'elles-mêmes dans l'interprétation de ces images en les "interprétant". On dit qu'elles se "projettent" dans cette scène qui leur est montrée, comme si elles y étaient impliquées en tant qu'acteur.



Fig. 5 : ILLUSTRATION De TYPE "TEST PROJECTIF" (Atkinson, *Introd. to Psychol.* Montréal, 1987)

« **Ah, il (fils ? mari ?) n'est pas là !** » **pense-t-elle** (avec inquiétude ? dépit ? jalousie ? colère ?) etc.

Mais l'ambiguïté n'est pas qu'un mode d'analyse de notre liberté, c'en est aussi l'une des conditions. En effet, cette *ambiguïté* inhérente à nos représentations est indispensable à l'exercice de notre liberté et à notre engagement, c'est-à-dire à notre *existence* que l'auteur suivant définit comme le choix de se choisir.

Ainsi que l'affirme **Jean WAHL** (†1974, Pr. Philo. à la Sorbonne, in "*La pensée de l'existence*", 1952) :

- « *C'est parce que la totalité nous est cachée, parce que nous ne savons pas tout, que nous sommes libres; c'est de notre ignorance que vient notre liberté.* » Et encore :

- « *Nous ne nous passionnerons que pour quelque chose qui n'est pas tout-à-fait sûr.* »

Il cite Karl JASPERS, encore plus direct : - « *Je dois vouloir parce que je ne sais pas !* »

Cette précieuse ambiguïté se retrouve aussi dans le monde inanimé et vivant qui nous entoure, et dont certains traits (l'ordonnement du Cosmos, le chatoiement de la vie) évoquent la surabondance d'une Création, et où d'autres (le silence des espaces infinis, certaines bizarreries biologiques, notre filiation animale) peuvent évoquer, au contraire, une aveugle et inhumaine "machinerie" où nous ne serions que des épiphénomènes de l'absurde – figurants robotisés dénués de toute liberté autre que fantasmagorique.

Enfin, l'ambiguïté est aussi une signature de la grandeur de l'univers que nous nous évertuons à décrire et à comprendre, ce qui ne peut être tenté qu'en manipulant des idées profondes. Or William BYERS, mathématicien et philosophe (Pr Math., Univ. Concordia, Montréal) qui s'est beaucoup penché sur la façon dont pensent les grands mathématiciens, en est venu, dans un ouvrage novateur, à la conclusion que les idées "profondes" ne peuvent être – du moins en ce monde – qu'"ambiguës" (*"The Blind Spot. Science and the Crisis of Uncertainty."*, Princeton Univ. Press, 2011).

Cette approche est en France évoquée par le mathématicien Didier NORDON. Il fait tout d'abord remarquer que les grandes révolutions de la physique : relativiste puis quantique, reposent chacune sur une ambiguïté : matière ↔ énergie et onde ↔ corpuscule. Puis il précise :

- « *Formaliser une situation ouvre une porte permettant une exploration, mais on perd quelque chose: la situation initiale est multiple, et on la réduit à des concepts univoques. Plus fidèles à la nature que les idées précises, les idées ambiguës en embrassent une part plus grande. Dynamiques, elles s'appliquent à différents contextes. En cela, elles sont profondes.* »
(Pour la Science, 10.2011)

(Notons bien que cette ambiguïté n'est précieuse que dans le domaine de la connaissance qui se construit peu à peu. Au contraire, dans le cas des valeurs morales, l'ambiguïté serait désastreuse ; il est ainsi très significatif qu'elles apparaissent comme des *Commandements* révélés, gravés dans des tables de pierre.)

L'univers se présente donc comme un test projectif non parce qu'il aurait été "sournoisement" conçu pour que nous puissions nous y égarer, mais parce qu'il ne peut que nous apparaître comme tel :

- du fait de son origine et de la profondeur de la pensée de Celui qui l'a créé,
- pour que nous puissions être libres dans nos hypothèses métaphysiques le concernant.

En définitive, cette notion d'ambiguïté se révèle d'une richesse insoupçonnée :

C'est parce que l'univers porte la marque d'une Création, et donc d'une Transcendance Créatrice qu'il nous apparaît comme ambigu. Mais cette ambiguïté à son tour nous permet de nous situer librement par rapport à cette Transcendance. Et c'est aussi ce qui permet à Celle-ci de juger de notre acceptation ou de notre refus de la reconnaître.

En résumé, l'univers est constitué de telle sorte qu'il n'impose aucun choix à l'homme mais il lui est *proposé*, ici aussi, de choisir pour ou contre le Créateur. Ce même Univers sera donc lu suivant une vision spiritualiste, ou selon une optique matérialiste, en grande partie en dépendance de notre "cœur" ; suivant que celui-ci, soit attend et désire un Dieu Père qui nous préexiste et dont nous recevons tout, soit abhorre l'idée d'un Dieu qu'il ne saurait concevoir que comme un tyran restreignant notre "liberté".

Ainsi, paradoxalement, l'ambiguïté favorise la liberté, y compris jusque dans la possibilité de se nier elle-même. Ce paradoxe est l'une des preuves que le cœur est le souverain de la Raison, y compris en ce qui concerne la reconnaissance du Souverain de l'Univers. Comme le notait Pascal : « *C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison.* » (P. 278)

La raison étaye, généralement dans un second temps, le choix dicté par l'affectivité. Cet étayage rationnel de la foi peut parfois n'être qu'une recherche plus ou moins biaisée de la confirmation de nos attentes spirituelles, mais – intelligemment mené – ce peut être un authentique et précieux moteur de véritables découvertes, tant scientifiques que métaphysiques.

b) La précieuse ambiguïté de notre lecture de l'Univers

Les scientifiques eux-mêmes ont noté comment les mêmes faits scientifiques sont interprétés de façons fort différentes suivant les individus. La même physique sert à étayer des métaphysiques différentes, tout simplement parce qu'elle ne sert, la plupart du temps, qu'à conforter des sentiments préexistants. Pour le meilleur comme pour le pire, la raison est à la remorque du cœur, même lorsqu'elle se vante de le précéder et de le diriger.

Les philosophes des sciences, eux aussi, lorsqu'ils ne se payent pas de mots et n'idéalisent pas une science mythique (comme BACHELARD), en viennent à reconnaître que preuves et arguments sont, en eux-mêmes, finalement secondaires devant leur "acceptation" ou leur "refus" en fonction de convictions préexistantes largement subjectives, même si on les affuble de quelques qualificatifs honorables tels que "crédibilité" ou "jugement".

Le premier auteur cité, après avoir évoqué les apports de la physique, historiquement plus ou moins favorables au matérialisme, puis au spiritualisme, poursuit :

- « Aucune de ces découvertes ne représente une preuve. Les découvertes de la période précédente [-XIX^e siècle] ne prouvaient pas le matérialisme, et l'on ne doit pas considérer les découvertes plus récentes comme prouvant la religion. [...] Ce sur quoi porte essentiellement le débat, n'est pas une question de preuve, mais de crédibilité. »
 ("Modern Physics and Ancient Faith", 2003)

Stephen BARR (Pr. Phys. Univ. Delaware)

- « Il n'est pas facile de fournir un argument décisif en faveur d'une telle conception [conception réductrice, des sciences cognitives]. C'est à vrai dire plus une question de jugement qu'une question d'argumentaire. »
 (Brain, mind, man, & society: Naturalism with a human face, IHSΦT, 2007)

Didier ANDLER (Pr. Philo. des Sciences. Univ. Paris)

Ce droit de veto de la subjectivité face aux argumentaires, est évidemment d'autant plus présent que la problématique a des dimensions métaphysiques, et a fortiori, religieuses :

- « Nous devons admettre que les scientifiques qui veulent voir [dans l'univers] un dessein, y verront un dessein. Ceux qui sont satisfaits dans tout leur être de vivre en matérialistes réductionnistes n'admettront jamais de reconnaître le mystère d'intentionnalité qu'ils voient ; inventant toujours des faux-fuyants pour chaque cas... »
 ("A Scientist Reflects on Religious Belief", Truth Journal, v.1, 1985)

Alan SANDAGE (Astronome Obs. Mt Palomar, converti à 60 ans)

- « Ce cosmos pourrait être le produit d'une nécessité aveugle, dans lequel les vies humaines ne seraient qu'un simple clignotement dans un processus condamné à sombrer dans l'oubli, à mesure que s'épuise l'énergie au cours de milliards d'années. Mais le cosmos peut aussi être l'arène destinée à l'accomplissement de puissances créées qui génèrent la conscience, le désir, l'intention, le but et la valeur.... »
 ("God: A Guide for the Perplexed". Oxford: Oneworld, 2002.)

Keith WARD (Pr. Théologie Oxford, Académie)

- « Ce qui est extraordinaire, et diablement instructif, c'est à quel point deux personnes ayant des connaissances proches peuvent diverger dans la façon dont elles les interprètent. Placées, quant au savoir, à peu près au même point de vue, elles observent des mondes qui semblent n'avoir rien en commun. [...] La science [...] n'a pas rendu caduque l'interrogation métaphysique, et elle ne fournit aucune certitude en ce domaine. Chacun n'a que son intime conviction pour s'orienter. [...] Nul n'a élucidé le mystère du monde. »
 Didier NORDON (Pr. Math. Univ. Bordeaux) (P.la Science. , 12.2008)

Finalement, toutes ces précieuses ambiguïtés sont résumées dans ce profond dessin humoristique !

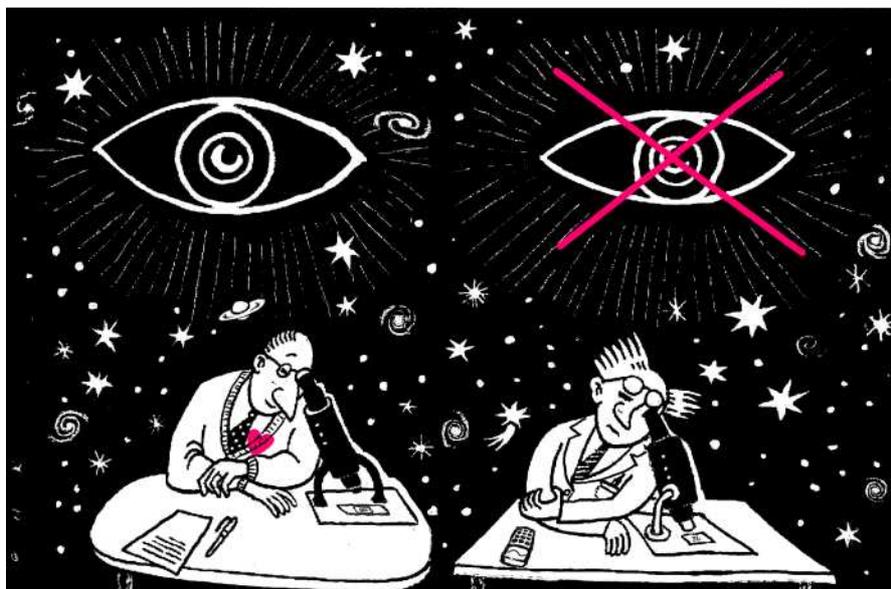


Fig. 6 : L'UNIVERS en tant que "TEST PROJECTIF"

L'Univers observé est le même, les instruments sont comparables, les compétences sont similaires, les résultats sont équivalents. Mais, les conclusions métaphysiques ne sont pas les mêmes...

Parce que le regard est différent, car le cœur est différent.

En effet, trop souvent, comme le notait Gustave THIBON :

- « Ce n'est pas la lumière qui manque à notre regard, c'est notre regard qui manque la lumière. »

Cf. : « Ils regarderont sans voir, ils écouteront sans comprendre. » (St LUC 8,10)

[Dessin d'après : « Science does not determine uniquely the "Weltanschauung" (our view of the world). »]

Mais au fait, si une certaine ambiguïté des faits facilite la liberté du cœur, qu'est-ce donc que cette "liberté" ? Maintenant que neurosciences et "neurophilosophie" réductrices prétendent cerner au plus près affectivité, conscience et liberté, est-il raisonnable scientifiquement de croire encore à la liberté ?

Nous demanderons l'état des lieux à un théologien, certes unitarien et loin du catholicisme, mais qui dispose d'une culture scientifique très étendue : Philip CLAYTON (Pr. Philo. Claremont Univ.) :

- « *Un côté défend la perspective naturaliste, et la liberté n'a aucune réalité métaphysique... L'autre côté en plaidant en faveur du libre arbitre [...adjoind] au cadre du naturalisme un autre cadre l'outrepassant. Les deux cadres en concurrence semblent confronter le lecteur à une décision métaphysique fondamentale [...] Le débat opposant ces deux parties se trouve aujourd'hui tout autant dans l'impasse que l'est tout autre débat métaphysique.* »

Aussi, ce philosophe anticipait-il sa conclusion quelques lignes plus haut :

- « *Il semblerait ici que nous atteignons les limites de l'argumentation, et qu'un abîme se creuse entre les deux partis engagés dans le débat. On sent que l'on est confronté à deux opinions philosophiques fondamentalement différentes, et pourtant, le choix à opérer ne semble pas être déterminé et établi par les données actuellement disponibles.* » [et celles de demain ne seront pas plus contraignantes !]

(*"In Quest of Freedom"*, 2009 ; Trad. : *"Les origines de la liberté"*, Salvator, passim pp. 22-3, 2012)

Il est important d'avoir toujours présent à l'esprit que cette variabilité, voire cette dichotomie, hautement significative, des options de l'homme face à l'univers (où à la liberté, ou à la spiritualité, qui peuvent y trouver place) n'est possible que parce que l'image de celui-ci, qui nous est accessible au travers de la science, reste suffisamment ambiguë. Il faut aussi s'étonner de ce délicat équilibre, lui-même permettant cette ambiguïté, car il ne va pas de soi, comme nous le verrons ci-après.

Un astrobiologiste violemment athée et anticlérical (d'autant plus que le malheureux souffrait d'un cancer), Carl SAGAN († 1996, Pr. d'Exobiologie Univ. Cornell) ironisait amèrement ainsi :

- « *Pourquoi la surface de la Lune n'est-elle pas recouverte par les inscriptions des Dix Commandements ? Pourquoi Dieu devrait-il être aussi clairement présent dans la Bible et aussi visiblement absent du monde ?* »

(*"Contact"*, Simon & Schuster, 1986)

Heureusement, le Créateur ne fait pas de "publicité" cosmique. Sinon, son existence devenant évidente, la foi et la part de gratuité, ainsi que la valeur qui y est attachée, disparaîtraient ipso-facto. Trop d'hommes suivraient alors les préceptes divins, et chercheraient à Le connaître, en grande partie pour gérer au mieux leurs intérêts, et optimiser de façon utilitariste le rapport "qualité /prix" de leur salut !

Un test projectif n'est utile que s'il est parfaitement équilibré, telle une balance sensible ; si l'on chargeait l'un des plateaux d'un poids décisif, cette balance ne pourrait plus rien évaluer. La dimension irréductiblement ambiguë et *mystérieuse* de l'univers est donc essentielle à l'authenticité de nos prises de positions métaphysiques face à la Création et face à son Auteur.

Nous retrouvons ici le fait que l'ambiguïté et le mystère sont radicalement indispensables à l'exercice de notre liberté. En effet, l'ambiguïté conduit à une impression pénible de non-contrôle de notre savoir sur notre destinée, sentiment dans lequel il est difficile de s'installer. Dans une telle situation, qu'espérer, que faire ? Alors – pour sortir de cette inconfortable incertitude, et/ou ne serait-ce que pour agir et exister – nous sommes conduits à décider, à vouloir (cf. ante Karl Jaspers). Faute d'éléments rationnels suffisants, c'est avec le cœur, avec l'affectivité que nous décidons, et nous décidons dans le sens de notre *désir* le plus cher, en fonction de ce que nous aimons et de ce que nous détestons. La psychologie expérimentale a d'ailleurs démontré que l'affectivité l'emporte dans toutes les décisions où l'enjeu est important et où les informations décisives restent rares.

Voilà donc pourquoi la précieuse ambiguïté qui persiste quasi "*miraculeusement*" dans l'image du monde que nous offre la science depuis des siècles, est aussi un moyen de "sonder les reins et le cœurs".

Pourquoi "*miraculeusement*" ? Parce qu'il est hautement improbable qu'un système cybernétique régi par une loi d'inhibition réciproque (tel que matérialisme ↔ spiritualisme) soit encore en équilibre après des siècles d'activité scientifique, alors que la quantité de savoir, la technologie instrumentale, la complexité des paradigmes, ont augmenté d'une façon phénoménale. Normalement la "logique des systèmes" prévoit que dans un tel affrontement, après quelque oscillations initiales allant s'amplifiant, on voit l'un des deux protagonistes l'emporter de plus en plus rapidement et carrément sur l'autre. Or ce n'est pas ce que l'on observe depuis plus de quatre siècles en Occident, où la science – du fait d'une désacralisation de la nature opérée par le christianisme plaçant la transcendance divine *au-dessus* de la nature – a littéralement explosé et acquis un pouvoir croissant dans nos sociétés.

Un tel équilibre étant très improbable, une régulation fruit d'une Intentionnalité surnaturelle ne peut être exclue. Cette étonnante remarque d'un scientifique éclectique, corrobore cette possibilité :

- « *Il semblerait que les contraintes soient tout juste suffisantes pour que nous puissions saisir le fonctionnement du monde. Nous sommes dans une maison cosmique ni trop mystérieuse ni trop simple.* » Philippe BOULANGER (Physicien, prix J.Perrin, Dir. Rédac. *P.la Science*) (*P.la Sc.*, 3.1999)

Si Le Créateur avait ajusté nos capacités cognitives scientifiques en fonction de la structure de l'univers, il n'y aurait pas à s'indigner de cette "contrainte" qui est l'une des conditions de notre liberté spirituelle.

Mais tout ceci avait été parfaitement pressenti par **Blaise PASCAL** qui affirmait génialement :

- « *Le Dieu des chrétiens laisse toujours assez de lumière pour la foi, mais il laisse suffisamment d'ombre pour le doute.* » PASCAL précise encore avec la même finesse :

- « *De même que toutes [les] choses parlent de Dieu à ceux qui Le connaissent et Le cherchent, à ceux qui l'aiment, de même toutes choses le cachent aux yeux de ceux qui ne le cherchent pas et ne le connaissent pas.* ». Ajoutons, et a fortiori, pour ceux qui Le fuient ou Le dénie, voire abhorrent la simple possibilité de son Existence.

Ainsi en va-t-il pour Michel SHERMER (Pr. à Claremont Univ., matérialiste militant, Rédacteur en chef du "*Skeptic Magazine*".) qui démontre par ses propos la primauté de l'affectivité sur la raison :

- « *J'ai discuté avec beaucoup de théologiens soutenant les arguments traditionnels pour l'existence de Dieu : l'argument cosmologique (moteur initial, cause première), l'argument téléologique (l'ordre et la conception intelligente de l'univers), l'argument ontologique (s'il est logiquement possible que Dieu existe, alors Dieu existe), l'argument anthropique (les caractéristiques finement ajustées de la nature, rendant la vie humaine possible), l'argument moral (conscience du bien et du mal), et d'autres encore. Ce sont toutes d'excellentes raisons de croire en Dieu, mais seulement si vous croyez déjà. Si vous ne croyez pas déjà, ces arguments sonnent creux...»* ("*Big Questions Online*" Templeton Found. Ed., 28.7.2010)

Cette profession de non-foi, permet mieux de saisir la vraisemblance de cette parole de l'Évangile : « *Même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts, ils ne seraient pas convaincus.* » A laquelle répond en contrepoint le fameux « *Tu ne me chercherai pas si tu ne m'avais trouvé* » pascalien.

On comprend ainsi que l'image de l'univers que nous fournit la science, est non seulement un "outil" d'évaluation de nos sentiments, mais – dans un second temps – un "amplificateur" de nos attitudes ; le croyant y verra légitimement des signes confirmant sa foi, et l'athée la confirmation de son athéisme.

Comme le résume parfaitement (in V. Messori, *La Vérité...*, Mame, 2001), l'un des grands écrivains italiens du XX^e siècle, d'origine juive et converti au catholicisme, "PITIGRILLI" (†1975) :

- « *La science n'est qu'un miroir qui renvoie ce qu'il reçoit, la foi ou l'athéisme.* »

EN CONCLUSION

Il est regrettable que trop de croyants fervents aient peur de la science, voire la méprisent, ou la nient, simplement parce qu'ils l'ignorent où parce qu'ils n'en connaissent que la version biaisée transmise par le scientisme dominant.

Nous avons vu que la science est incapable de résoudre toutes les questions qui se posent à elle dans son propre domaine. A fortiori est-elle inapte à sonder les domaines spirituels et religieux pour en extirper la totalité du mystérieux et du signifiant.

Cependant, par le simple fait de buter sur une frontière et de devoir prendre acte de ses limites, la science – bien qu'incapable de franchir cette frontière – conduit *rationnellement* à postuler au-delà de son propre domaine, d'autres domaines de la réalité, plus spirituels que matériels et où la méthode expérimentale n'a plus cours (à moins d'y inclure les "expériences" mystiques). La science peut alors conduire le chercheur de vérité à éprouver des sentiments d'émerveillement quasi "religieux" comme ceux qu'Einstein a clairement exprimés.

La science ne saurait outrepasser ses compétences pour *pénétrer* le monde spirituel, mais elle apporte assez de faits et de lumières, en son domaine d'efficacité, pour permettre de ressentir, analogie aidant, les prémices de l'immensité de Sens qui s'ouvre *au delà d'elle-même*.

D'un point de vue métaphysique et même religieux, l'étude des plus récentes avancées de la science – à la lumière de la foi – n'est pas inutile. Elle est même indispensable pour rééquilibrer le "test projectif univers" dont la représentation popularisée est fortement biaisée par le matérialisme de nombre d'enseignants et par les médias ; en effet, tous les argumentaires scientistes – même les plus fragiles – sont magnifiés et propagés tandis que les *faits* de signification inverse sont très généralement minorés ou

ignorés. La foi est une affaire de cœur, mais la liberté du cœur ne peut s'exprimer que face à une représentation honnête, raisonnable et authentiquement équilibrée de la réalité.

La Foi n'existe qu'au delà de nos certitudes ; mais le regard scientifique sur le monde est lui aussi confronté à l'indécidable. Vient un moment où le scientifique ne peut que se taire ou croire selon ses aspirations les plus profondes : l'univers grande machinerie absurde née uniquement du hasard, ou bien fruit d'une Création surabondante, organisé en un cosmos harmonieux où l'homme a toute sa place ?

Ainsi, à la question du Christ: « *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* », la science, à un niveau beaucoup plus modeste, fait en quelque sorte écho : "et nous, que disons-nous de l'univers qui nous entoure ? "

Pour répondre à cette immémoriale question, nous devons aussi nous appuyer sur des faits, des raisonnements et des modèles scientifiques ; mais ces derniers sont en remaniement constant, et ne progressent que laborieusement sans pour autant pouvoir épuiser quelque question que ce soit. Or, dans cette quête de signification scientifique, la foi peut jouer un rôle non négligeable. Comment est-ce possible ?

Globalement, il est bien connu que la raison peut aider la foi, c'est là, un des mérites principaux de la philosophie catholique, de St Augustin au Bienheureux J. H. Newman, en passant par St Thomas d'Aquin et tant d'autres ; mais la raison *scientifique* peut, elle aussi, aider à légitimer la foi, et pour le moins contrer certains arguments de la désinformation du matérialisme militant.

Cependant l'interaction entre raison et foi n'est pas à sens unique, la foi peut aussi éclairer la raison, comme l'exprimait – après Isaïe – Saint AUGUSTIN par cette forte affirmation (que reprendra aussi Saint Anselme) : « *Crois et tu comprendras* ». Plus près de nous, André FROSSARD (penseur et ami de Jean-Paul II) le disait, lui, avec humour : « *La Foi est ce qui permet à la raison de vivre au dessus de ses moyens !* » Autrement dit, porter crédit à la foi permet en quelque sorte à la raison de "vivre à crédit" des largesses de Dieu.

Mais le plus inattendu, c'est que l'on peut constater que, paradoxalement, cette affirmation peut rester véridique même lorsqu'il s'agit de la quête et de la raison scientifiques. Ainsi, Alan SANDAGE (Prix Crafoord...pour ceux injustement oubliés par le Nobel) qui avec le télescope de Mont Palomar fut l'un des pionniers de l'étude de l'expansion de l'univers, ose affirmer :

- « *Avec St Anselme les scientifiques peuvent "croire pour comprendre" ce qu'ils observent, plutôt que de [vouloir] "comprendre pour croire".* » (" *A Scientist Reflects on Religious Belief*", Truth Journal, 1985)

Certes, la foi utilisée à mauvais escient, peut jouer un rôle négatif dans la connaissance de l'univers par le biais de l'obscurantisme inhérent à un concordisme étriqué et contreproductif. Ce risque a été déjà dénoncé par Saint Augustin qui notait qu'« *Il est [alors] choquant et scandaleux, pour un non-croyant d'entendre un chrétien dire n'importe quoi à ce sujet en proclamant que ce qu'il dit est basé sur l'Écriture.* » (" *De Genesi ad litteram*", 12). Mais la foi peut aussi jouer un rôle positif, ne serait-ce que pour récuser certaines hypothèses matérialistes pauvrement ad-hoc – la science officielle, séduite par le matérialisme athée, a aussi ses tentations "concordistes" qu'on ne peut ignorer.

En définitive, cet apport possible de la foi à la science, est-il vraiment si surprenant ?

La Foi ne peut qu'éclairer la totalité de la personne humaine, dans son existence, dans son savoir, dans sa quête de connaissance, **et dans sa représentation harmonieuse de la Création**.

Enfin, pour ce qui est du chemin qui s'ouvre sur l'avenir, rappelons-nous que la lutte contre le christianisme s'est faite depuis plus de deux siècles, sous le double étendard du rationalisme et du matérialisme réducteurs. Cette conception simpliste s'est crue victorieuse jusqu'à ce que la découverte de propriétés apparemment "impensables" de ladite matière "basale", oblige le matérialisme à revoir sa copie.

Cette opposition antispiritualiste continue et continuera, avec d'autres présupposés ; cependant, l'histoire des sciences nous apprend que périodiquement, des découvertes imprévisibles peuvent "remettre les compteurs à zéro". Les victoires apparentes du matérialisme sont toujours provisoires.

Le "test projectif univers", imperturbable, garde et gardera toujours – pour que la liberté et la foi restent possibles – sa précieuse ambiguïté. Aux scientifiques chrétiens de travailler pour préserver cet essentiel équilibre que les scientifiques matérialistes, voire antithéistes – généralement très doués et persévérants – ne cessent de s'évertuer à faire basculer à leur avantage par des arguments biaisés.

Évidemment, ce n'est pas en justifiant leur retrait par le recours systématique à la phobie du "Dieu-bouche-trou" que les scientifiques et philosophes catholiques (principalement latins) pourront tenir le créneau. Leurs collègues, éventuellement protestants, d'Oxford, de Cambridge, des USA, etc. font, pour leur part, intelligemment leur travail, sans excès, mais en défendant pied à pied le spiritualisme chrétien là où il est principalement attaqué, c'est-à-dire sur le terrain de la science ; de plus ils n'en ont pas honte.

Il serait utile de s'inspirer de leur zèle. Les musulmans empruntent et instrumentalisent sans complexe leurs arguments ; les scientifiques catholiques seront-ils les derniers à comprendre l'intérêt de cette approche, et sa nécessité pour la Nouvelle Évangélisation ?

Répetons-le, il ne s'agit pas de "*prouver scientifiquement*" l'existence du Dieu trois fois Saint, ce qui serait aussi prétentieusement ridicule que blasphématoire, il s'agit de neutraliser les arguments de l'antithéisme scientiste. Cette tâche est certes risquée (pour la notoriété et l'avancement...) mais elle est vitale. On ne demande pas aux scientifiques catholiques d'être des apologètes, mais simplement des "pompiers". Qu'ils neutralisent au mieux les brûlots de l'athéisme scientiste, au lieu de les ignorer – voire de s'y rallier ; alors seulement, le "test projectif univers" cessera d'être biaisé par l'idéologie dominante, et la voie de la Foi, qui pendant des siècles coula de Source, redeviendra plus aisément navigable.

